

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

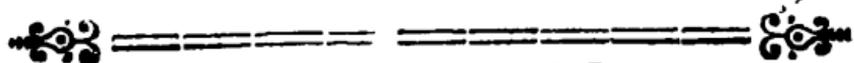
DEDIÉ AU ROI.

LE OCTOBRE 1756.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES. N

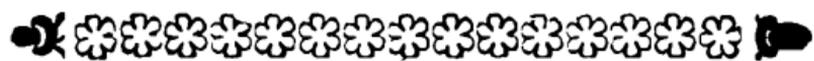


M D C C L V I.



JOURNAL HELVETIQUE,

OCTOBRE 1756.



DISCOURS

Sur la manière de consoler les Affligés.

ON a vû, dans le *Journal Helvétique*, l'Explication de ce beau Précepte de *St. Paul*, si propre à lier les Hommes les uns avec les autres, *Soiës en joie avec ceux qui sont en joie, & pleurés avec ceux qui pleurent* *. On a fait voir sur ce second Membre, qu'il exige de nous non seulement de la sensibilité sur les maux du Prochain, mais encore l'attention charitable à le consoler dans ses disgraces.

L'Anonime a indiqué les deux Sources où l'on doit puiser ces Consolations, les Lumières naturelles, & la Révélation. Sur le premier Article, après avoir remarqué, que la Raison nous fournissoit déjà bien des con-

* *Rom. XII. 20.*

fidérations propres à tarir les larmes des Affligés, il a ajouté qu'il ne s'arrêteroit point à les indiquer, parce qu'elles étoient assez conues.

Il me semble que je ne ferois pas mal de suppléer ici ce qu'il a omis, & de parcourir la plûpart des formules ordinaires de consolation, tirées de nos Lumières naturelles. Cet examen nous fera discerner les Consolations solides, pour les employer préférablement a celles dont on se sert quelquefois, qui sont très foibles & peu propres a produire leur effet.

Les Affligés que l'on a le plus souvent occasion de consoler, sont ceux qui viennent de perdre quelque Parent. On va visiter un Père & une Mère qui ont perdu un Enfant chéri; un Veuf ou une Veuve qui se trouvent nouvellement dans cette triste conjoncture: On va voir quelqu'un de nôtre connoissance, sur la mort de son Ami intime.

Les Formules ordinaires de Consolation sont conues de tout le monde. On dit à une Femme, qui a perdu son Mari, ou à un Mari qui a perdu sa Femme, que ces fortes de séparations sont inévitablees. Ils ne pouvoient pas ignorer que la Personne avec qui ils s'étoient unis par le Mariage, étoit mortelle, & ils s'étoient pris mutuellement sur ce pié-là. Ils devoient s'être pré-

parés depuis longtems à se voir un jour séparés. Quand ils voioient précédemment quelcun de leurs Parens ou de leurs Amis dans le même cas, ils devoient s'être mis à leur place, & s'être dit que tot ou tard il leur en arriveroit autant. Mais le mal est qu'on s'acoutume trop à jouir, & que l'on fait de sa possession actuelle, un titre pour l'avenir. Celui des deux qui survit, dit, qu'il auroit voulu passer le premier; mais ce n'est point à nous à régler cet ordre.

On finit en les conjurant de ne pas trop se livrer à la douleur, & de ne pas succomber sous le poids de l'Affliction. Leur acablement est un mal de plus, qui ne remédiera pas à celui dont ils gémissent. Ils doivent faire attention à leur Santé, & se conserver pour le bien de leur Famille.

Voilà à peu près coment on raisonne ordinairement avec les Affligés, pour calmer leur douleur. Ces Consolations générales, sont fondées en raison; mais on y ajoute quelquefois des pensées plus particulières, qui demandent quelque examen.

Pour nous consoler de la Mort d'un Parent ou d'un Ami, on ne manque guère de le louer beaucoup. On fait son éloge, on exalte son mérite. L'intention est très bonne, il faut en convenir; mais n'est-il pas à

craindre que par là , on ne fasse encore sentir d'avantage la grandeur de la perte que l'on vient de faire , & que l'on n'aggrave la douleur de l'Affligé.

Cependant il paroît naturel dans ces occasions de faire envisager le Défunt par des cotés avantageux ; mais voici, ce me semble, la précaution qu'il y auroit à prendre. Dans les premières visites on devroit passer légèrement là dessus , & attendre que le tems eût comencé à diminuer un peu la sensibilité d'un Cœur affligé. Alors les louanges des Persones de mérite qu'on a perduës, sont à leur place , & on les écoute avec beaucoup de satisfaction. Un Auteur a dit de ces cas là , que ce sont des Afflictions , qui nous sont chères & qu'on les nourrit avec une espèce de plaisir.

Il semble qu'il seroit à propos dans les premières Visites que l'on fait aux Affligés , de n'insister pas longtems sur ce qui cause leur affliction. Ne vaudroit-il pas mieux tâcher d'écarter insensiblement le sujet de la douleur & essayer de faire diversion ? Mais , malheureusement pour les Affligés , l'Usage a établi tout le contraire , par l'apareil d'Habits , par les condoléances qui se succèdent les unes aux autres & par tout ce que la tristesse peut offrir de plus lugubre à l'Esprit & aux Sens.

On console quelquefois les Affigés en leur représentant le grand âge du Parent ou de l'Ami qu'ils regrettent. Ils en ont joui long-tems, & cela doit faire cesser leurs pleurs. Mais ceux qu'on veut consoler de cette manière répondent, que lors qu'on perd un Parent ou un Ami, qui a une longue & une sage expérience du monde, on perd un apui & un Conseil fort utile, qu'on ne peut guères retrouver ailleurs.

On replique à ceux qui insistent beaucoup, sur la perte qu'ils viennent de faire, & qui la regardent come irréparable, qu'ils font tort aux Parens & aux Amis qui leur restent, de s'affiger avec tant d'excès de ceux qu'ils ont perdus. Ils pourroient répondre, celui que je regrette étoit un Parent, un Ami éprouvé dans la bone & dans la mauvaise fortune. Je ne sai si je pourrai compter de même sur ceux qui restent. On peut apliquer ici la pensée d'un Home d'Esprit, qui a dit, que *le Monde est plein de Consolateurs, & vuide de Protecteurs.*

Une Règle générale, pour bien consoler, & que l'on peut regarder come la plus importante, c'est de ne pas chercher à faire briller son Esprit, mais d'y montrer un Cœur sensible aux maux du Prochain. Il s'agit, dans ces occasions, de soulager la peine des Affigés, & non de satisfaire sa va-

nité en faisant voir , que l'on a le talent de la parole. On peut dire de toute cette dépense d'Esprit, que ce n'est au fond que paroles perduës. La meilleure Consolation est celle de ceux qui compatissent véritablement à nôtre douleur. Ellè vaut mieux, que tous ces beaux Discours de Morale, dits cent & cent fois de cent manières différentes. Voions présentement la manière de consoler un Père ou une Mère, qui ont perdu un Enfant, sur tout si c'est un Fils unique. Un de leurs Parens ou de leurs Amis leur marque d'abord sa sensibilité, sur ce triste accident. Il mêle ses larmes avec les leurs. Il reconoit que leur affliction est très naturelle & tres bien fondée; mais s'il remarque qu'elle soit poussée trop loin, il travaille dans la suite à la moderer.

Pour cela il peut déjà tirer de nos Lumières naturelles, & de l'Expérience qu'il a du cours des choses humaines, des motifs de consolation. La vie de l'Home se trouve continuellement exposée à bien des calamités & des misères. Le Monde n'est souvent pour nous qu'un Désert, semé de Ronces & d'Epines. Combien d'accidens & de revers n'y essuions nous pas? Que d'infirmités & de maladies! Une mort prématurée met les Enfans à couvert de toutes ces misères.

Malheureusement les Parens s'aveuglent & se préviennent sur le sort qu'auroit eû leur Enfant. Ce Père & cette Mère, qu'il s'agit de consoler, avoient formé de grands desseins sur le leur. Ils repaissoient leur Imagination de bien des Projets pour son établissement, & la Mort vient déconcerter toutes ces mesures. Mais combien d'Enfans, pour qui on avoit formé de même des Projets chimériques, se sont vûs dans la suite comblés d'ennuis les plus acablans, ont fait les pertes les plus sensibles, ou ont été privés de Santé, & se sont vûs en proie aux plus cuisantes douleurs !

Outre tous ces revers, l'Enfant que l'on pleure auroit pû être exposé à bien des tentations du côté des Mœurs, s'il eût vécu. On fait combien de pièges la Jeunesse trouve continuellement sous ses pas. Les Enfans qui meurent dans un âge tendre sont préservés par là de bien des périls où le comerce du Monde les auroit engagés. Le Ciel, en abrègeant leurs jours, leur ôte les occasions & les moïens de se pervertir. On va quelquefois plus loin, & lors que des Parens exagèrent trop la perte qu'ils viennent de faire & qu'ils paroissent inconsolables, on leur dit, sans beaucoup de détour : „ Après tout, qui „ fait si votre Fils n'auroit pas été un jour un
Liber-

„ Libertin , un Débauché , qui vous auroit
„ rendu la vie amère.

Le Père opose à ces désagréables prophéties , qu'on ne sauroit les apliquer à son Enfant , qu'il étoit né avec le plus heureux naturel , que ce qui augmente sa douleur , c'est d'avoir vû si tôt faucher cette jeune Plante , sur laquelle il fondoit ses plus douces espérances. Il ne seroit pas difficile de combattre ces préventions trop favorables des Parens. Combien d'Enfans de qui on avoit conçu trop légèrement une opinion avantageuse ! Combien , chez qui les bones dispositions , qu'on avoit crû remarquer , se sont entièrement évanouies dans la suite !

Quoi que ces considérations soient d'un grand poids , il faut cependant convenir qu'elles ne doivent être employées qu'avec beaucoup de ménagement. Ces sortes de Consolations sont ordinairement fort mal prises ; elles font un mauvais éfet sur ceux à qui on les adresse. Des Parens ont déjà de la peine à convenir des Prédictiones tragiques qu'on leur fait sur le sort qu'auroit pû avoir leur Enfant , sur les revers de fortune qu'il auroit pû essuier. Mais ils s'impatientent tout autrement , quand ils entendent dire , que ses bones Inclinations auroient pû changer , & que ses Mœurs dérèglées auroient pû leur causer bien des chagrins , s'il eût vécu.

Cependant un grand Maître, en matière de Morale, a employé ce tour là. Dans une Homélie de *St. Chrysostome*, on voit diverses raisons, que cet habile Orateur allègue pour consoler un Père, qui vient de perdre son Enfant. Après un Tableau fort vif de l'inconstance des choses humaines, & des malheurs qui traversent souvent nôtre vie,

„ C'est de ce trouble que vôtre Fils est maintenant délivré, ajoute-t-il. S'il étoit demeuré sur la Terre, vous ne savés s'il auroit été bon ou méchant. Ne voiés-vous pas tous les jours combien de Pères sont contraints de chasser leurs Fils d'auprès d'eux, & de les deshériter, & combien d'autres les retiennent malgré eux, quoi qu'ils soient pires, que ceux que l'on chasse? Beaucoup de Prédicateurs modernes ont fait valoir cette même raison, & l'ont développée avec beaucoup de force*.

Il est vrai que dans la Chaire on a plus d'aisance pour représenter les objets tels qu'ils sont, ou qu'ils peuvent être. Mais on n'a pas la même liberté dans une Conversation particulière, avec un Père affligé. On craint de lui faire de la peine par ces Prédications sinistres de ce qu'auroit pû être son Enfant. C'est assés de les laisser entrevoir, on n'y doit pas insister.

* Voiés les Sermons du P. *Cheminais*. T. V. p. 222.

Une autre sorte d'Affligés , ce font ceux qui ont perdu leur bien , ou en tout ou en partie. On a dit de cette espèce de malheureux , que la foule ne se trouve guère chez eux. Cependant leur douleur est la plus sensible & la plus durable de toutes. Quand nous avons perdu un Parent , le tems seul suffit , pour nous faire oublier cette perte , mais celle de nôtre Bien est sujette à de fâcheux retours. Des besoins , qui renaissent continuellement renouvellent nôtre douleur.

Que dit-on ordinairement à ceux qui se trouvent dans ce cas ? Quelques Amis qui leur restent , leur témoignent qu'ils les plaignent beaucoup , & qu'ils sont plaints de même de tous les honêtes gens , parce sur tout , que précédemment ils faisoient un bon usage de leur Bien.

On Moralise ensuite sur l'inconstance des choses humaines , sur la fragilité des Richesses , sur l'impossibilité de les fixer. On ajoute , que peut être leurs Enfans en vaudront mieux , de n'avoir point de Succession à atendre de leur Père : C'est dans les Familles qui manquent de Bien , que chacun s'applique à quelque chose d'utile , & développe le mieux ses Talens. La plupart de ceux qui excellent dans quelque Art ou dans quelque Profession en font ordinairement redevables à leur mauvaise fortune.

Si c'est par un pur accident, que ces Gens là ont perdu leur Biens, par un Incendie par un Naufrage, on ajoute, qu'ils ont la consolation de n'avoir rien à se reprocher, puis que leur malheur n'est point arrivé par leur faute.

Je ne prétens point blamer ces Réflexions, elles sont justes ; il ne s'agit que de les bien appliquer. La dernière surtout est fort solide. Voici ce qu'en a dit un Auteur, qui avoit une grande conoissance du Monde. *La plus grande des Consolations humaines, c'est de ne mériter pas son malheur, d'être plaint de toutes les Persones raisonnables, de sentir qu'on supporte son état sans foiblesse ; Et de trouver des secours au delà de tout ce qu'on auroit osé espérer, Et que l'on peut recevoir sans honte.* Ce dernier trait renchérit sur tous les autres, & renferme la Consolation la plus réelle & la plus efficace.

Les Malades ont aussi besoin de Consolation. On s'y prend de bien des manières avec eux, qu'il n'est pas nécessaire de rapporter toutes. En voici une qui mérite d'être indiquée. Quand cette maladie est fort répandue dans la même Ville, on ne manque pas de dire à celui qui en est ataqué, qu'il doit se consoler, qu'il n'est pas le seul affligé de ce mal, qu'il y a quantité de Gens, qui en sont ataqués come lui.

Cette petite Formule consolatoire est fort triviale ; on l'applique à plusieurs autres cas : Voions donc si c'est là une raison solide. Si je suis pauvre , on me dit pour me consoler, qu'il y a grand nombre de gens , qui ne sont pas mieux partagés que moi des Biens de la Fortune. Mais ce n'est point une consolation pour moi , que la misère soit grande & fort étendue. Je devrois plutôt m'affliger de ce nombre de compagnons de mon mal. Je dois être réellement fâché, de ce que quantité de Gens souffrent aussi bien que moi.

Malgré la foiblesse de cette Consolation , il paroît par l'expérience , qu'elle ne laisse pas de produire souvent son effet , & de rendre les malheureux plus tranquilles sur leur situation. Nous sommes faits de telle manière, que nous voudrions jouir seuls de certains avantages, à l'exclusion des autres. Pour les maux c'est tout le contraire. Quand nous y sommes exposés , nous souhaitons que beaucoup de nos semblables en aient aussi leur part. Il nous semble que nos maux diminuent , quand ils sont ainsi partagés. On ne peut guère expliquer cette bizarerie , que par la malignité du Cœur humain.

Autre Consolation aussi foible & aussi triviale. Quand une Personne se plaint de quelque mal , qui lui est survenu , on lui dira pour arrêter ses plaintes , qu'il pouvoit lui

arriver encore pis. Si j'ai une violente attaque de Goute, on prétend me consoler en me représentant, que je dois me trouver heureux, de n'avoir pas encore la Gravelle. Ces Consolations tirées de ces possibilités vagues, ne persuadent guères. Cette manière de raisonner, pourroit avoir lieu dans certains cas, mais ordinairement on l'applique mal. Voici quelques occasions où elle seroit dans sa place.

Un Particulier a pensé perdre sa Maison par un Incendie, mais on a arrêté le progrès du feu, & il n'y a eû que quelques Chambres endomagées; alors on peut lui dire, fort à propos, qu'il doit remercier Dieu de ce que sa Maison n'a pas été entièrement consumée. Un Home qui voïageoit sur la Mer a eû le malheur de faire Naufrage, & de perdre une partie de ses Efets. Il ne s'est sauvé lui même, qu'avec beaucoup de peine. Rien de plus naturel que de lui dire, qu'il doit se consoler de son malheur, quand il pense, qu'il devoit vraisemblablement y périr. On est bien fondé à l'exhorter à rendre grace au Ciel de l'avoir délivré d'un si grand danger. Pour appliquer cette formule, *Il pouvoit vous arriver pis*, il faut donc qu'il y ait entre les accidens dont il s'agit, une liaison presque nécessaire, il faut que l'un soit une suite, une dépendance naturelle de l'autre.

Concluons que les Consolations que nous donent les autres Homes , sont quelquefois assez frivoles , & qu'à parler en général , elles ne s'étendent pas fort loin. Il y a bien des maux , auxquels ils ne fauroient apporter de véritable soulagement.

Nous cherchons aussi quelquefois dans nôtre propre fond , des raisons pour nous consoler dans nos malheurs ; mais elles font peu d'effet , & l'affliction reprend bientôt le dessus. „ On me done des Consolations , „ dit *Bussi Rabûtin* ; je m'aide aussi de mon „ côté contre le chagrin , mais ce même Es- „ prit , qui me done des moyens d'y résis- „ ter , invente à toute heure de nouveaux „ sujets d'être triste , de sorte que c'est tou- „ jours à recomencer. On se fait sans cesse „ des Monstres pour les combatre , & bien „ souvent le Monstre est le plus fort.

L'insuffisance des Consolations humaines doit nous faire reconoitre la supériorité de celles que nous fournit la Religion. Elles valent beaucoup mieux , que tout ce que nous pouvons tirer des autres Homes , ou de nôtre propre fond. Elles sont solides , & ne donent point lieu à de facheux retours. Quand nous les écoutons , elles nous rendent nôtre première tranquillité , & nous ne somes plus ingénieux à nous tourmenter nous mêmes.

Il n'est pas nécessaire de les rapporter ici. Tout le monde les conoit. Le célèbre *Tillotson* insiste fréquemment dans ses Sermons, sur ce beau côté de l'Évangile *. Je ne me suis proposé ici que de faire sentir la foiblesse de quelques unes des Consolations, que l'on emploie ordinairement dans le Monde.

J'ajouterai seulement, que je me trouvai un jour dans une fameuse Université, où un habile Homme formoit de jeunes Théologiens au Ministère. La Leçon où j'assistai, roula sur la manière dont un Pasteur doit consoler les Affligés.

On peut le faire, dit-il, ou par des Exemples, ou par des Maximes tirées de l'Écriture Ste. Les Exemples n'y sont pas aussi propres, quoi que des Persones pieuses les emploient quelquefois dans cette vue. Dans un tems de disette, on consolera ceux qui s'y trouvent exposés, en leur aléguant ce qui arriva à *Jacob* & à ses Fils, pendant une Famine, & les ressources qu'ils trouvèrent en *Egipte*. On y joint l'Histoire de la Veuve de *Sarepta*, chez qui *Elisée* multiplia l'Huile, dans un pressant besoin **. Mais il y a quelque inconvénient à citer ainsi des secours,

* Voyés aussi le Ier. Sermon de la *Treatise* ; T. I. pag. 50.

** 1. Rois XVII.

qui sont raportés come miraculeux. Ceux que l'on veut consoler par ces exemples, ne manquent pas de répondre, que Dieu ne fait pas tous les jours des Miracles.

Il faut pourtant convenir, que ces Exemples sont de quelque usage. Les Ecrivains sacrés ne nous les auroient pas conservés, s'ils nous étoient absolument inutiles. La Providence peut faire encore aujourd'hui, d'une manière envelopée, l'équivalent de ces anciens Miracles.

Ce Professeur veut que l'on soit fort réservé à employer les Miracles de l'Histoire Sainte, pour consoler les Affligés. Cependant *St. Chrysostome* s'est mis au dessus de cette Règle, dans une de ses Homélies. Je l'ai déjà cité sur la manière de consoler un Père, de la Mort de son Enfant. Il emploie habilement dans la même vûe le Miracle du Sauveur, qui ressuscita l'Enfant du Chef de la Sinagogue. En finissant son Homélie, il dit, qu'on pouvoit appliquer à tous les Pères Chrétiens, affligés de la Mort de leurs Enfans, ce que J. C. avoit dit à *Jairus*; *Votre Fille ressuscitera* *. Ces paroles appliquées ainsi par acomodation; devenoient une Consolation des plus efficaces.

Après avoir indiqué la manière sobre &

* Homélie sur *Mat. IX. 24.*

réfervée dont il faloit fe fervir des Exemples de l'Hiftoire Sainte , ce Profefleur finit fa Leçon , en indiquant les principales Maximes ou Dogmes de l'Evangile , d'où découlent les Confolations les plus propres à produire leur effet. Une bone & fage Providence conduit toutes les chofes humaines ; elle dirige tous les événemens à nôtre plus grand bien. La Terre eft un lieu de paffage & d'épreuve. Les Afflictions font utiles, pour le Salut. Les véritables Chrétiens feront dédomagés dans une Vie à venir , de tout ce qu'ils auront foufert dans celle-ci.

Quand on a l'Efprit bien rempli de ces Principes , quand on eft bien perfuadé fur tout , de la réalité des Biens du Ciel , on regarde come une chofe à peu près indifférente, le plus ou le moins de tranquillité dont on peut jouir fur la Terre. On fe dit , que la Vie eft très courte ; qu'ainfi nôtre principal foïn doit-êre de devenir Gens de bien. Pour le refte , il dure fi peu , qu'il ne mérite pas beaucoup d'atention. Qu'il foit bon , qu'il foit mauvais , il paffera bien vite.

* * * * *

* * *



CONTRE LE DUEL.

Quò , quò scelesti ruitis ? aut cur dexteris
Aptantur enses conditi ?

.

Neque hic Lupis mos , nec fuit Leonibus ;
Nunquam , nisi in dispar , feris.

HOR. *Epod. Od. 7.*

*Scelerats , où courrez vous ? Qu'allez vous suivre ?
Pourquoi ces épées dégainées ? Les Loups ni les
Lions font-ils rien de pareil ? Si on les voit achar-
nés , ce n'est jamais que contre des animaux d'une
autre espèce.*

Quelle présomption ! s'écrieront sans dou-
te ici nombre de Lecteurs. Quoi ? ve-
nir ataquér de nouveau , & prétendre refor-
mer un usage établi depuis des Siècles ; un
usage general en *Europe* ; un usage déjà vai-
nement combattu si souvent par tant d'excel-
lentes Plumes , & contre lequel les Edits mê-
mes les plus sévères des Têtes couronnées ont
été tout à fait inutiles !

Rien de plus naturel que cette exclama-
tion , & peut être l'eusse-je faite moi même
contre autrui. Voici néanmoins quelques
justifications , & je prie qu'on daigne les écou-
ter. Je puis assurer que de moi même la pen-

ſée ne me feroit jamais venue d'écrire ſur cette Matière ; mais j'y ai été come provoqué *, d'un ton à la vérité qui naturellement ne devoit guere me mouvoir ; mais je tiens pour maxime, que d'où que nous viennent des avis, nous devons les peſer en eux mêmes, & peu nous embarraffer du ton dont on nous les done. Ma ſeconde raiſon justificative, c'eſt d'avoir laiſſé écouler paſſé quatre mois, ſans oſer prendre la plume pour cette matière : Bone preuve, je penſe, du ſentiment de mon inſuffiſance. Enfin un fait, que je me ſuis rapellé par hazard, m'a tiré de ma timidité, & ce ſera ma troiſième raiſon. Je me trouvai il y a quelques années auprès d'un malade agoniſant, qui après quelques jours d'une Fièvre

C c 3

* Journal Helvétique de Mai 1756. p. 551. On m'y indique trois matières à m'exercer : *l'Impureté*, le *Duel* & la *Calomnie*. Sur *l'Impureté*, j'avois prévenu l'Avis, par un petit Dialogue, qui parût dans le Journal d'Avril 1756. page 426. & quant à *la Calomnie*, que pourroit-on dire ſur ce ſujet, qui n'ait été dit & redit cent fois dans tant de Sermons, de Catéchifmes & de Traités de morale imprimés, & qui ſont entre les mains de tout le monde.

chaude, accompagnée de rêveries & de transports, étoit actuellement depuis plus d'une heure dans le rale avant-coureur ordinaire de la Mort. Sa Mère, qui ne pouvoit se résoudre à sa mort, voulut absolument, malgré tout ce qu'on put lui dire, & que la vue de son Fils lui disoit mieux que personne, qu'on envoiat encore rapeller le Médecin. Le Médecin venu, Je vois bien, dit-il, après avoir jetté un regard sur le mourant, je vois bien que c'en est fait. Cependant, tant que l'on respire encore, nous devons tout tenter à tout hazard. Aussi-tôt il ordonna qu'on fit tiédir du lait, pour en faire un bain de pieds au patient; & à défaut d'une suffisante quantité de lait, il y fit joindre une décoction de son. Trois ou quatre personnes prirent le mourant, & lui mirent les pieds dans le bain, le tenant à grand peine apuié de tous côtés, tant son corps & tous ses membres avoient perdu tout maintien. Il n'y fut pas un quart d'heure, qu'on vit avec étonement l'effet du bain : Le rale cessa ; la conoissance, je dirai presque l'Ame revint ; &, pour couper court, cette Personne est actuellement pleine de vie. L'application se fait d'elle même : La phrénésie des Duellistes est désespérée ; on y a tout épuisé ; le malade est come abandoné ; cependant il respire encore. A tout hazard je me présente

avec une foible décoction de son. C'est tout ce que je puis ; mais mon regard est vers celui qui seul peut tout , & sous qui l'eau du *Jourdain* , la moindre goûte d'eau , est autant que les eaux bruïantes d'*Abena* & de *Parpar* , fleuves de *Damas* *. Après ce petit préliminaire , qui peut-être sera plus utile encore à quelque mourant , dans le cas dont j'ai parlé , qu'à moi , come excuse valable , j'entre en matière.

L'Honneur , *l'Honneur* ! vous crient de toutes parts les gens à épée , les Gladiateurs modernes. Et bien oui , *l'Honneur*. Si donc vous voulez vous présenter à nous en gens d'honneur , la première chose qu'on a droit d'exiger de vous , pour qu'on ne vous confonde pas avec cette infame race de Gladiateur de jadis , c'est que vous puissiez nous assurer en bone foi , que , come le plus bas Vulgaire , vous n'agissez pas à l'étourdie , sans principes , ni réflexion , & uniquement pour suivre un Usage établi , sage ou furieux , qu'importe ? Voici donc quelques Questions que vous devez absolument vous faire à vous mêmes , & les bien mâcher , de façon à pouvoir nous attester , ou plutôt vous attester à vous mêmes , que ce n'est

C c 4

* II. Rois V: 10, 11.

qu'après vous les être dûment faites, que vous agissez, & prenez vôtre parti, en gens qui savent ce qu'ils font. Sans cela, encore un coup, pourrez vous fort vous plaindre, que nous ne vous distinguassions pas du Vulgaire si vil à vos yeux; je dirai même, des Brutes & des Automates?

Mais je m'oublie: L'Indignation contre le Duel, ce monstrueux opprobre de nos tems & de nos mœurs m'emporte à l'excès, & me fait manquer à ce que je dois aux Persones. *Homo sum*: Ah oui, je suis Home, & je ne le fais que trop: Je parle à des Hommes mes semblables, & dois leur parler rez terre, & non come du haut d'une Tribune. Je prie donc qu'on me pardone ce petit écart de zèle.

Ire. Question, Y a-t-il un Dieu, ou n'y en a-t-il point? *L'Honneur, l'Honneur!* Semblable aux Prêtres du Paganisme qui érigeoient tout en Divinité, érigerai-je donc l'Honneur en Divinité spéciale, au point même d'en faire mon *Jupiter*, mon Dieu suprême? J'ai beau vouloir par momens m'efforcer à douter de l'existence de cet Etre adorable; le Ciel & la Terre, toute la Nature, ma propre Conscience se soulèvent contre moi. D'une voix unanime, tout me dit, & me dit clairement & bien haut, DIEU, DIEU, DIEU. Où que je jette la vûe, je ne vois que des traits, & les traits les plus

marqués & les plus incontestables , les démonstrations les plus évidentes & les plus éloquentes de sa main puissante & toute adorable. Le trouble secrèt que j'éprouve à l'occasion de l'Apel que je projette, oui, ce trouble seul m'en dit plus que je ne voudrois. Ce DIEU qui est donc mon Créateur , à qui je dois tout ce que je suis , ce DIEU si bon , qui n'a eû pour but en me donant l'être , de même qu'à la Personne avec qui j'ai affaire , que de nous rendre heureux , & même de nous rendre heureux l'un par l'autre , autant que nous le pouvons , m'a-t-il donc donné la vie pour que j'en dispose a mon gré ; m'a-t-il donné ces mains , quelque adresse , cette Epée, pour m'en servir à attenter aux jours de ce Prochain ? Verra-t-il tranquillement , indifféremment : que dis-je ? verra-t-il sans horreur , que de sang froid , pour un geste , un mot , un soufflet même , si l'on veut , nous nous assignions un rendez vous , pour aller en furieux nous y égorger l'un ou l'autre , & peut être tous deux a la fois , & par là porter le deuil & la désolation dans nos familles , & courir risques de faire descendre de douleur au tombeau Père , Mère , Epouse , Frère , Sœur , &c ?

II. Question. Je me dis Chrétien : Le fais-je de bonne foi, ou n'en fais-je que la grimace ? Si c'est ce dernier , y a-t-il bien de l'honneur

à moi dans cette duplicité , dans cette charlatanne hypocrisie ? Et si je le suis réellement , en'soutiens-je bien le caractère , & un caractère si auguste ? Qu'est-ce qu'un Chrétien ? C'est un Disciple de J E S U S-CHRIST ; c'est son Imitateur ; c'est son Soldat.

Le Chrétien est un *Disciple* de J E S U S-CHRIST ? Il doit donc faire de ses préceptes l'unique règle de sa vie. Or que nous dit ce Docteur céleste ? *Ne résistez point à celui qui vous maltraite. Si quelqu'un te donne un soufflet sur une joue , présente lui aussi l'autre** , *C'est ici mon comandement que vous vous aimez les uns les autres , & cela come je vous ai aimé moi même , c'est à dire , jusqu'à doner votre vie les uns pour les autres ; c'est à cela principalement qu'on vous reconoitra pour mes Disciples***. Doner sa vie pour les autres ! C'est bien loin de vouloir la leur ôter. Si vous voulez être les enfans du Père céleste , dit-il encore , aimez vos *Enemis* , bénissez ceux qui vous maudissent , faites du bien à ceux qui vous haïssent , & priez pour ceux qui vous maltraitent †. De plus , n'a-t-il pas expressément déclaré , que , pour être son *Disciple* il faloit

* *Math. V. 39.*

** *Jean XV. 12. I. Jean III, 16.*

† *Math. V. 44. 45.*

absolument renoncer à tout, même à sa propre Vie; à l'Honneur, au faux Honneur, à l'Honneur selon le monde, cela va donc sans dire; & que sans cela on n'étoit pas digne de lui? Que celui qui voudroit conserver sa vie, aux dépens de l'obéissance qu'il exige, la perdrait, mais que celui qui la perdrait pour l'amour de lui, la retrouveroit *. Il en sera donc de même de l'Honneur. C'est à dire, que dans cette Vie l'on doit semer, & que la moisson n'aura guères lieu que dans celle qui est à venir: Que l'on n'y moissonera que ce que l'on aura semé: Que celui qui sème pour sa chair, pour le Monde, pour le présent Siècle, ne moissonera que la corruption; mais que celui qui aura semé pour l'Esprit, moissonera la Vie éternelle **. Et come il faut que le grain de froment jetté en terre meure, pour pouvoir en suite porter beaucoup de fruit †, il en doit être sans doute souvent de même de l'Honneur.

Le Chrétien est un *Imitateur* de JESUS. En toute rencontre donc son Exemple doit être son modèle, & il ne doit juger de l'Honneur & du Courage, que selon que son Chef en a jugé lui même. Or quel est son Exemple?

* *Matth. X. XVI. Luc IX. XIV. Jean XII. 25.*

** *Gal. VI. 7. 8.*

† *Jean XII. 24.*

Je l'ai dit il y a un moment : C'est de donner sa propre vie, sa chair & son sang pour la vie des Hommes. Et comment a-t-il jugé de l'Honneur ? *Ce qui est grand devant les Hommes, dit-il, est souvent une abomination devant Dieu* *. Aussi a-t'il été tranquillement & avec constance le mépris & le rebut des hommes ; qualifié de *Beelzebub*, & de posséder du Diable, sans se piquer, & tâchant même d'édifier sur son compte avec bonté ceux qui l'outrageoient. Et du Courage, comment en a-t-il jugé ? En quoi l'a-t-il fait consister ? A supporter sans mot dire les soufflets & les crachats. Le Disciple, l'Imitateur de JESUS, peut-il donc bonement prétendre à être *plus que son Maître* ; & quelque innocente conformité de sort avec lui ne doit-elle pas le réjouir, loin de l'irriter & de le révolter ?

Le Chrétien est un *Soldat* de JESUS. Sans cesse il a les yeux ouverts sur lui, pour combattre courageusement tout ce qu'il a combattu, mais aussi pour ne combattre que ce qu'il a combattu, & qu'il l'appelle à combattre ; il fait verser son sang, mais pour JESUS son Prince uniquement, pour sa gloire & la défense de sa cause. Or qu'est-ce que JESUS a combattu ? Tout ce qui est du règne du Diable, & entr'autres tout orgueil, toute haine,

* *Luc XVI. 15.*

• tout ressentiment & toute vengeance. Comment a-t-il combattu ? Quelles ont été ses armes ? La débonnairété, la patience, la constance, un muet silence d'Agneau, qui n'ouvre la bouche que pour intercéder pour ses propres Bourreaux. Grand Dieu ! quel contraste à tous ces égards avec l'Appel que je médite, & comment concilier ce contraste avec cet Honeur dont je prétends être si jaloux. Suis-je donc suffisamment cuirassé de courage & d'intrépidité pour m'exposer à aller paroître devant le Souverain Juge du monde, en venant de transgresser ainsi ses Loix les plus formelles, & dans une oposition si entière à son adorable exemple ? Mon Sang verse si témérairement, & celui de mon Prochain, mêlé peut-être avec le mien ; mais mêlé ou non, ce sera tout un, car j'en ai bien l'intention ; & devant ce Juge redoutable l'intention & l'acte, tout est égal ; ce Sang ne criera-t-il point de la terre au ciel ? Ces cris ne me troubleront-ils point, & ne me feront-ils point perdre bonè contenance ?

Qu'il me soit permis de fortifier tout ce que je viens de dire, par l'extrait d'un Sermon manuscrit que je lisois il y a quelque tems. C'étoit sur ces paroles de St. Paul : *Nul de nous ne vit pour soi même, ni ne meurt pour soi même. Soit que nous vivions, nous vivons pour le Seigneur ; soit que nous mourions*

nous mourons pour le Seigneur ; car c'est pour cela même que Jésus Christ est mort & qu'il est ressuscité , afin d'avoir empire sur les morts & sur les vivans *.

„ Le Chrétien , celui qui ne vit plus pour
 „ soi même. mais pour son Seigneur unique-
 „ ment , aime à se rapeller sans cesse toute
 „ l'étendue des droits sacrés que Jésus
 „ s'est acquis sur lui , au prix de son Sang.
 „ Corps, Biens, Honeur, Réputation,
 „ Vie, il ne se croit en droit de disposer de
 „ rien que selon Jésus & pour Jésus. Se voit-il
 „ exposé à la raillerie & au blâme des homes,
 „ pour vouloir plaire à Jésus son Roi & lui
 „ être fidèle ? Il se rappelle aussi-tôt à quels
 „ blâmes , à quels outrages , à quelle igno-
 „ minie ce grand Roi a été exposé pour l'a-
 „ mour de lui , & il tient pour décidé , que
 „ quiconque a honte de Jésus , & de ses pré-
 „ ceptes , mérite que Jésus à son glorieux
 „ & dernier avènement en ait honte à son
 „ tour , & le méconnoisse pour sien. L'am-
 „ bition , la fole vanité de se faire un Nom
 „ dans le monde , un Nom qui s'étendit
 „ même aux Races futures , viendrait elle
 „ le solliciter à exposer sa vie ? Y seroit-il
 „ pareillement sollicité par ces brutales &
 „ forcenées maximes du Siècle , qui envi-

* Rom. XIV, 7. 8. 9.

» fagent la plus légère injure, un mot
» échapé, quelquefois même fans malice,
» come une tache qu'il faut absolument la-
» ver dans le Sang du prétendu coupable,
» au hazard que ce soit même dans le nô-
» tre propre ? Le Chrétien, le vrai sujet de
» *Jésus*, est sourd à de si détestables & in-
» fernales maximes. S'il *vit* pour *Jésus* son
» Roi, c'est aussi pour lui qu'il *meurt*. Ja-
» mais il ne perd de vüe les droits qu'il s'est
» acquis sur sa persone, & sur tout ce qui
» le concerne. *Jésus* est son tout ; c'est le
» Chef & le Consumateur de sa foi ; son
» grand Capitaine : C'est à lui qu'il regarde
» sans cesse. Sa Doctrine, son Exemple,
» tout de sa part le décide aussi tôt & sans
» hésiter. Il est vrai, la lacheté lui paroît
» infame ; mais c'est une lâcheté qui le ren-
» droit infidèle à son bon Roi, & lui feroit
» trahir sa Cause. Il ne craint point de ver-
» ser son Sang, mais c'est en combattant
» come *Jésus* & pour *Jésus* ; c'est pour lui
» qu'il réserve toute sa bravoure, & non
» pour le Démon, & il a horreur d'avoir
» rien de commun avec cet Ange rebelle,
» titré de *meurtrier*. Quoi donc, se dit-il
» en lui même, on verroit si souvent toute
» une Cour, toute une Capitale, tout un
» Royaume se mouler avec bassesse & en vils
» esclaves, sur les idées & les goûts d'un

» Prince , quelquefois fans goût ni mérite ,
 » & nous ne ferions rien de pareil pour Jé-
 » sus , le Roi des Rois , en qui réside la
 » Sagesse éternelle ! *Celui qui n'a point l'Esprit*
 » *de Christ* , qui n'entre point dans ses idées ,
 » dans sa manière de penser & d'agir , ce-
 » lui là n'est point à lui : Parole pour lui
 » foudroiante. Revenons à nos Questions.

Les deux que j'ai proposées sont sans dou-
 te bien graves , & si graves , qu'on pourroit
 trouver bien superflus d'y en ajouter d'au-
 tres : Je ne fais même si cela ne paroitra
 point les afoiblir. Cependant , selon la ma-
 xime que *Superflua non nocent* , joignons y
 en surabondamment encore une ou deux. La
 matière est si intéressante , qu'on ne sauroit
 trop l'envisager dans toutes ses faces , & d'u-
 ne manière complete.

III. Question. Je suppose que ce soit uni-
 quement l'Honneur qui me meuve , & que la
 rancune ni la vengeance n'y entrent pour
 rien. Mais l'Honneur , le vrai Honneur peut-il
 bien se concilier avec une manifeste infrac-
 tion de la Justice , Devoir si sacré , & le pré-
 mier de l'Humanité & de toute Société ? Or
 y a-t-il bien de la justice , que pour un
 geste , un mot échappé sans dessein , mais
 supposons y même du dessein , supposons
 même des coups de canne ; y a-t-il bien de
 la justice , que , pour pareilles choses , j'exigè

Qu'on vienne se couper la gorge avec moi ? En nombre de cas, les Honêtes gens, les Gens d'honneur auroient honte de se prévaloir de la Loi du *Talion*, qui est pourtant tout ce que peut permettre la Justice la plus exacte & la plus rigide. Quoi donc, dans les affaires d'honneur plus de cette délicatesse, plus de scrupules, plus de sentimens, plus d'équité, ni par conséquent plus d'honneur* ?

IV. *Question.* Je veux maintenir mon honneur, en montrant du courage, de la bravoure, de l'intrépidité. Mais en fait de courage, de valeur, de force, d'intrépidité, je vois les sentimens fort partagés. Le Vulgaire, la Foule, ne conoit & n'estime guère à la vérité que celui dont il s'agit maintenant pour moi. Mais les gens éclairés, les Philosophes en jugent bien autrement. Celui-ci ils ne le regardent que comé un courage machinal & de brute. A leur avis le vrai Courage, la vraie Force consiste à savoir vaincre ses

D d

* On ne voudroit pas, dit Sénèque, être juste sans gloire ; mais assurément il faut l'être souvent avec infamie ; & alors, si l'on est sage, une mauvaise réputation, qui nous vient d'avoir bien fait, est un vrai délice. Non vis esse justus sine gloria : At mehercules sæpe justus esse debetis cum infamia ; & tunc, si sapiis, mala opinio bene parta delectat. *Epist.* 113.

passions & les tenir en bride ; l'orgueil, l'ambition, la colère, la vengeance, l'envie, la volupté, & en general à ne jamais se laisser détourner de son Devoir, par quelque considération que ce puisse être, & entr'autres par la crainte du blâme, des railleries, du mépris, ou de la perte de quelque poste avantageux. Voila, disent-ils, le vrai Courage, la vraie Force digne de l'Home : Voila ce qui fait le vrai Héros. Et là dessus il n'y a qu'une voix dans tous les Siècles, & chez toutes Nations éclairées. C'est le jugement unanime des *Salomon*, des *Confucius*, des *Licurgue*, des *Aristide*, des *Socrate*, des *Phocion*, des *Fabius*, des *Scipion*, des *Ciceron*, des *Sénèque*, des *Epiète*, des *Plutarque*, des *Lactance*, des *Rolin*, &c. &c. &c *. Ju-

* Quel nombre de passages de tous ces Grands Homes ne pourrois-je pas transcrire ici ! Je me contenterai de deux ou trois. *Celui qui est lent à s'irriter*, dit *Salomon*, *vaut mieux que l'Home fort ; & celui qui domte sa colère, que celui qui prend des Villes.* Prov. 16. *La plus grande victoire*, dit *Sénèque*, *est de vaincre ses vices.* De *Villes & de Nations*, combien de *Vainqueurs ! De soi même*, combien peu ; *Nulla major est victoria vitia domuisse.* Innumerabiles sunt qui urbes, qui populos habuere in potestate : Paucissimi qui se Quæst. nat. Præf. lib. 3. *Quel Home plus admirable*, dit encore *Sénèque*, *que celui qui est vraiment maître de soi même ?*

gément auquel ma Raison & ma Conscience, dès que je les consulte, me forcent de souffrir. Que ferai-je donc? Préfererai-je le jugement des Sots, à celui des Sages; un Honneur imaginaire, à ma Conscience, une vaine Réputation, à mon Devoir; le Crime, à la Vertu? Avec quelle pudeur, avec quelle tranquillité secrète, pourrois-je jouir

D d 2

Combien n'est-il pas plus aisé de gouverner des Nations barbares, & reveches à tout joug, que de se contenir soi même! Quem magis admiraberis, quàm qui imperat sibi, quàm qui se habet in potestate. Gentes facilius est barbaras, impatientesque alieni arbitrii regere, quam animum suum continere. De Benef. Lib. V. c. 7. Cicéron, ce grand Orateur, dit Lactance, dit qu'il n'y a point de force dont le fer ne vienne à bout. Mais que vaincre son courrage, contenir sa colère, voila qui est d'un vaillant Homme, & que Hercule même n'a point su faire: Que celui qui le fait, il l'égale non seulement aux plus Grands Hommes, mais même aux Dieux. Je voudrois, ajoute-t-il, qu'à la colère il eût joint les autres passions, la luxure, la cupidité &c. pour rendre complete la Valeur de celui qu'il égale ainsi aux Dieux. Nulla enim est, ut ait Orator, tanta vis quæ non ferro frangi possit. At animum vincere, iracundiam cohibere, fortissimi est, quæ Hercules nec fecit unquam nec potuit. Hæc qui faciat, non modo ego cum summis Viris comparo, sed simillimum Deo judico. Vellem adjecisset, de lubricine, luxuria, cupiditate &c. ut virtutem ejus impleret quem simillimum Deo judicabat. Instit. Divin. Lib. I. c. 9.

du fruit de mon prétendu courage ; & quel fruit ? vraie fumée d'un instant ; tandis que je me vois destitué de la seule vraie Force & Magnanimité ; un vil Esclave du qu'en dirat-on ; un franc Poltron , que la possibilité de quelque petite marque de mépris , de la part d'un Sot , un malin sourire , un dos tourné , allarme & terrasse ?

V. Question. Mais suposons même que le Courage dont il s'agit-maintenant pour moi soit bien le vrai : Suposons encore quelque réalité à cette vaine fumée du faux Honeur & de la fausse Gloire qui me tente : Suis je bien sûr d'en jouir ? On a tant approfondi le cœur humain , sa fausseté est si dévoilée , on fait si bien distinguer entre l'action même & ses motifs , que je serois bien facile à me bercer , si j'allois me flater que , pour un Acte de ce Courage , on me suposat ce Courage même par état , & d'une manière soutenue & invariable. Un habile & célèbre Anatomiste du cœur humain a dit nettement, que *nos Vertus ne sont guères que des Vices déguisés* * : Tous les jours on voit que le cœur de l'Home est un vrai Protée , qui fait revêtir toutes sortes de formes : Qu'un air d'humilité peut voiler un fond d'orgueil : Une apparente générosité , un fond d'avarice : Une

* La Rochefoucault: *Reflex.* & *Maximes Morales.*

feinte douceur , un naturel brutal & furieux :
 Un extérieur modeste , un cœur dévoré de
 flammes impures &c. &c. En vertu de quoi
 prétendrois-je d'être ici une exception , au
 moins dans l'esprit de tous ceux qui pensent,
 qui réfléchissent , & ont cette sage circonf-
 pection qui fait qu'on ne juge de rien à la lé-
 gère , soit en bien soit en mal , & qu'on ne
 se laisse pas éblouir à des dehors équivoques ?
 Gens pourtant dont le suffrage seul doit
 m'imposer , & qui tôt ou tard donnent d'or-
 dinaire le ton au public. Je viens de lire
 tout récemment un cas fort analogue au
 mien , & sur lequel une des grandes Plumes
 de nos jours forme un jugement qui m'accab-
 le. „ Un favori de Mars , *dit-il* , s'étoit
 „ montré un prodige de valeur , dans nom-
 „ bre de Batailles , d'Affauts & d'Actions
 „ périlleuses ; il avoit donné les plus grandes
 „ marques de fermeté & de constance , non
 „ seulement dans les blessures qu'il avoit
 „ reçues , mais même dans les opérations
 „ douloureuses qu'un art cruellement salu-
 „ taire rendoit nécessaires à sa guérison. Il
 „ tombe malade en tems de paix , avec tou-
 „ tes les apparences prochaines d'une fièvre
 „ chaude , qu'il faut prévenir par la Saignée.
 „ Notre Guerrier tremble à cette terrible
 „ ordonnance ; à la vue de la lancette il pâlit ;

„ la Saignée s'exécute heureusement ; le
 „ Sang coule , & le Héros s'évanouit ; à
 „ peine toutes les eaux cordiales furent-el-
 „ les pour le faire revenir à lui. D'où vient
 „ dans un même fujet ce prodigieux con-
 „ traste ? C'est qu'ici le Héros laisse libre-
 „ ment agir la Nature , à laquelle il faisoit
 „ violence par tout ailleurs *. Après que
 j'aurai démontré de mon mieux ma Bra-
 voure , ne dira-t-on point de moi aussi ,
 que j'ai fait violence à la Nature , & que dès
 que je serai fans témoins , ou fans motifs
 étrangers au Devoir , elle pourroit bien agir
 tout au rebours ? Moi même suis-je bien
 sûr du contraire , & oserai-je m'écrier à l'in-
 justice d'un tel jugement ?

Voila les principales Questions que doit
 naturellement se faire tout Duelliste qui ne se
 conduit pas machinalement , sans principes
 ni réflexions. Si après se les être dûement
 faites , il persiste dans son dessein , avant
 que de se rendre sur le pré, il a donc dû, expli-
 citément , ou implicitement , raisonner ainsi en
 lui même. „ Je ne saurois douter que ce
 „ que je vais faire ne soit très désagréable à
 „ Dieu , mon Créateur , mon perpétuel
 „ Bienfaiteur , & le Souverain Arbitre de

* *Bibliot. des Sciences & des beaux Arts :
 janvier 1756. p. 223.*

mon sort. Je ne puis douter pareillement,
que cela ne soit regardé avec horreur de
Jésus-Christ, mon Sauveur, mon Roi,
& mon Juge, come étant une infraction
formelle de ses préceptes les plus exprès,
& dans la plus complete oposition à son
Divin exemple. Je suis obligé de voir en-
core, que je viole manifestement envers
mon Antagoniste toute Justice, le premier
& fondamental Devoir de toute Société
humaine. Je suis de plus forcé de conve-
nir, que l'espèce de courage dont je
vais faire montre, est bien inférieure à
un autre courage, qui seul mérite pro-
prement ce nom; & ce que je vais faire
est par lui même une preuve manifeste
que j'en suis destitué; puis que je ne le
fais, que parce que je n'ai pas le courage
de me mettre au dessus du jugement des
Homes. Enfin, à moins que de vouloir
me flater aveuglément & en insensé, j'ai
même tout sujet de douter du succès que
je me propose dans cette affaire, qui est de
maintenir mon Honeur, en montrant
que je suis vraiment Home de cœur. Car
on ne s'en persuadera point si aisément à
un seul acte, un acte sur tout d'un motif
si suspect, puis que je m'y crois absolu-
ment forcé. Malgré tout cela, malgré
l'amour naturel de la vie, malgré la crainte

„ que je sens come un autre de me voir
 „ blessé , estropié , tué , exilé , ou peut-
 „ être même puni du dernier Suplice, je
 „ veux bien déterminément préférer un
 „ Usage extravagant, à la Volonté de Dieu;
 „ un Honeur imaginaire, à ma Conscience;
 „ la fumée d'une vaine Réputation, à mon
 „ Salut éternel; le Jugement des Homes;
 „ que dis-je? le Jugement des Sots, au
 „ Jugement de mon Souverain Juge & à
 „ son Aprobation; & m'exposer, dans de
 „ pareilles dispositions, à aller paroître dans
 „ ce moment devant son Tribunal redou-
 „ table.

Parmi les plus déterminés Duellistes, je
 doute qu'il s'en trouve d'assez intrépides, ou
 d'assez destitués de toute Religion, pour ne
 point pâlir à cette lecture.

Je devois naturellement finir ici; mais je
 me rapelle une petite aventure rapportée par
 Mr. *Rollin*, qui fait si merveilleusement à
 mon sujet, que je ne puis obtenir de moi
 de ne pas la transcrire ici pour conclusion.

„ Lors que le grand *Condé* commandoit
 „ en *Flandre* l'armée Espagnole, & faisoit
 „ le Siège d'une de nos places, un Soldat
 „ ayant été maltraité par un Officier Gene-
 „ ral, & en ayant reçu plusieurs coups de
 „ canne, pour quelques paroles peu res-
 „ pectueuses qui lui étoient échappées, ré-

pondit avec un grand sang froid, qu'il
sauroit bien l'en faire repentir. Quinze
jours apres, ce même Officier General
chargea le Colonel de tranchée, de lui trou-
ver dans son Régiment un Home ferme &
intrépide, pour un coup de main dont
il avoit besoin, avec promesse de cent
pistoles de récompense. Il s'agissoit de
s'assurer avant que de faire le logement,
si les Ennemis faisoient des mines sous le
glaciş. Le Soldat en question, qui pas-
soit pour le plus brave du Régiment, se
présenta; & aiant mené avec lui trente
de ses camarades dont on lui avoit laissé
le choix, il se jetta à l'entrée de la nuit
dans le chemin couvert, & s'acquitta
si bien de sa comission, qui étoit des
plus périlleuses, qu'il raporta le chapeau
& l'outil d'un mineur qu'il avoit tué dans
la mine. A son retour l'Officier General,
après l'avoir beaucoup loué, lui fit com-
pter les cent pistoles. Le Soldat sur le
champ les distribua à ses camarades, di-
sant qu'il ne servoit point pour de l'ar-
gent, & demanda seulement, que si l'ac-
tion qu'il venoit de faire, paroissoit méri-
ter quelque récompense, on le fit Offi-
cier. *Au reste*, ajouta-t-il, en s'adressant
à l'Officier General, qui ne le reconoissoit
point, *Je suis ce Soldat que vous maltraitez*

„ si fort il y a quinze jours , & je vous avois
 „ bien dit que je vous en ferois repentir. L’O-
 „ ficier General, plein d’admiration , &
 „ attendri jusqu’aux larmes , l’embrassa , lui
 „ fit des excuses , & le nomma Officier le
 „ même jour *.

Voilà , voilà pour les Duellistes une ma-
 rière tout à la fois sage , noble & Chrétienne
 de se laver des affronts & des injures. C’est
 vraiment pratiquer ce que prescrit Salomon,
 & d’après lui St. Paul : *Si ton Ennemi a faim,*
done lui à manger ; s’il a soif , done lui à boi-
re ; car par là tu lui amasseras des charbons de
feu sur la tête. Ne te laisse point vaincre par le
*mal , mais sois vainqueur du mal par le bien**.*
 Au lieu d’attenter criminellement à ses jours,
 & à ceux de son adverfaire, d’une façon éga-
 lement ruineuse à tous deux , à leurs famil-
 les , à leurs proches , à la Patrie , combien
 ne seroit-il pas plus sage , plus grand , &
 plus noble, de se réserver à faire preuve de
 courage dans des cas de cette nature , qui
 tôt ou tard peuvent se présenter , même
 dans la vie civile , aussi bien que dans les
 Champs de Mars ? Au reste , ce n’est que

* *Man. d’enseig. les Bel. Let. Tom. 3. Disc. sur
 la solide Gloire.*

** *Rom. XII. 20. 21.*

pour me conformer à l'usage , que je me suis servi de cette expression , *se laver d'un affront ou d'une injure* ; expression également fautive & ridicule. Car , je vous prie , qui des deux est le fait ; celui à qui l'on fait injure , ou celui qui la fait ? Faudra-t-il donc aussi se laver , d'avoir été volé , trahi , opprimé par un Juge inique , ou même encore d'avoir été mordu d'un chien , rué d'un mulet &c.

NEUCHÂTEL.





L E T T R E

*A Mr. C**. Ministre du St. Evangile : Sur la mort de Mr. LOUIS TRONCHIN Pasteur & Professeur en Théologie à GENEVE, décédé le 4. Octobre 1756. âgé de 58. ans.*

Mon Cœur lui fut uni , par les plus doux liens ;
J'aurois doné mes jours , pour çonserver les siens.

Aurons nous , *Monsieur*, toujours des pertes à réparer , & des larmes à verser ! Je sai combien vous fûtes sensible à la mort de Mrs. les Professeurs *Maurice & Lullin* * & vous ne l'êtes pas moins à ce dernier coup , que la Providence vient de fraper , & qui achève d'ébranler nôtre Académie. Elle a le malheur de voir renverser cette Année plusieurs de ses principales Colones. Il est vrai qu'elle trouve de bons apuis dans le nombre des Elèves des grands Maitres quel-

* Nous espérians que ces digne Pasteurs seroient témoins de l'ouverture de nôtre Temple de St. Pierre , qui a été si heureusement & si bien réparé Mr. le Pasteur *Sarazin* l'ainé , doit en faire la Dédicace le premier Dimanche de Décembre prochain. Cette importante Fonction est tombée en de bone mains.

le pleure ; mais ce qu'elle possède ne la console pas de ce qu'elle perd. Semblable à l'Arbre d'or de la *Sibylle*, plus on en coupe de Rameaux plus il en revient ; mais le tronc peut enfin s'épuiser. L'Eglise, l'Académie & l'Etat, auxquels ces vénérables Pasteurs, ces Savans Professeurs, ces dignes Citoyens étoient si utiles, les regreteront longtems, & quand leurs Noms seroient éfacés de dessus la Terre, ils demeureroient gravés dans nos Cœurs.

Je sai, *Monsieur*, que les Noms célèbres, l'Ancienneté des Familles, ajoutent peu au mérite, qui fait la vraie Noblesse ; il faut pourtant convenir, que ces choses leur prêtent un certain lustre : En voiant à la tête de l'Académie, de l'Eglise, de l'Etat, les Descendans de ces Homes illustres, qui se sont distingués par leur amour pour les Sciences, & pour la Religion, & par leur zèle pour la Patrie, il semble qu'ils nous parlent ; & qu'ils nous instruisent encore, par la bouche de leurs Successeurs. Nous nous rapellons leurs Services, leurs Talens, leurs Lumières, & leurs Vertus : Le respect qu'on avoit pour eux passe à leur Postérité, sur tout, quand elle se rend digne de nôtre affection, & de nôtre estime, en marchant sur les traces de ses Ancêtres. Les grands Hommes que nous avons célébré, ont tous été

Partisans de la Liberté temporelle & spirituelle ; mais par cela même, Amis des Loix, & de l'Ordre, sans lesquels il n'y a point de véritable Liberté.

Tel étoit Mr. *Tronchin*. Mr. son Père avoit exercé avec honneur l'importante Charge de premier Syndic de cette République, & son Aïeul étoit Professeur en Théologie & excellent Prédicateur. On a rapporté, dans l'Essai sur les Homes célèbres, qui ont illustré cet Etat, l'Eloge que fit de lui Mr. *Burnes* Evêque de *Salisbury* *. Ce Prélat l'estimoit come un Théologien sage & éclairé, qui, dans un tems où les Ténèbres de l'Ecole couvroient encore les Sciences, & tenoient les Esprits dans une sorte de Servitude, eût le courage de porter la Lumière dans l'obscurité de la Théologie, & de distinguer ce que Dieu avoit révélé, de ce qui étoit l'Ouvrage des Homes, Son digne Petit-Fils, que nous pleurons aujourd'hui, n'aporta pas, dans cette Etude, moins de précision, & de justesse. Par là, il en abrègea beaucoup, & en facilita la conoissance. Il possèdoit souverainement le don d'enseigner, qui n'est pas commun à tous les Savans. Il ne répondoit jamais à des doutes, par d'autres doutes, ou par des Sophismes, que l'Autorité du Maître

* *Voies le Journal Helv. de Mars 1755. P. 252.*

rend respectables. Il atendoit , pour éclairer les autres , que l'Evidence l'éclairât lui même. Il croioit , que pour parvenir à la vérité , il ne faloit point s'arrêter à une simple vraisemblance , & que pour mieux persuader , il faloit être convaincu. Ses Sermons ressembloient à ses leçons de Théologie. Il ne fortoit jamais du Sujet ; même pour l'orner. Il prenoit toujours le ton , & les couleurs de la Matière qu'il traitoit. Des Idées claires , une Explication simple , un Ordre naturel , une Expression nette , une Voix foible , mais très distincte , caractérisoient ses Discours. Il n'usoit des Métaphores , qu'avec beaucoup de réserve , & lors que les termes propres lui manquoient , pour exprimer ses Pensées. Il disoit que les Figures éblouissent plus qu'elles n'éclairent , & qu'elles sont plus propres à flater l'oreille , & à échauffer l'Imagination , qu'à instruire , & à toucher le Cœur *.

Lors même que Mr. *Tronchin* n'auroit pas

* Il m'appartient , moins qu'à personne d'examiner le Jugement de Mr. *Tronchin* sur ce sujet ; mais on me permettra de remarquer , qu'un grand Prédicateur ne pensoit pas tout à fait come lui. *Lors qu'il s'agit* , dit-il , *de comander aux Passions des Homes* , on ne doit pas dédaigner les charmes les plus puissans qui les soumettent & qui les captivent , sans lesquels on n'obtient qu'une atention froide & inanimée.

été auffi bon Prédicateur qu'il l'étoit, il n'en auroit pas été moins bon Professeur. Ces deux Fonctions demandent des Qualités différentes. Pour bien prêcher, il fufit prefque, d'avoir de la Mémoire, de la Facilité, de l'Imagination, de l'Organe, & une forte d'Eloquence à la mode; mais pour être bon Professeur, il faut bien pofféder la matière qu'on traite, il faut avoir de la méthode, de la juftesse d'Esprit, & de la netteté.

La Précision que Mr. *Tronchin* recomandoit n'avoit rien de cette fécheresse, qui répand la langueur dans le Discours, & qui le rend, en quelques forte, froid & décharné. La noble simplicité, qui y régnoit, n'excluoit pas les grands mouvemens*, lorsqu'ils font nécessaires. Il favoit bien s'élever, quand le fujet l'exigeoit; mais il vouloit que le Sublime fut plus dans les choses que dans les mots. Il regardoit un ftile trop fleuri & trop brillant, come indigne de la Chaire de Vérité, Théâtre où quelques Orateurs étalent moins leur Génie, que leur Vanité.

* Come Mr. *Lullin* avoit l'Imagination vive, & l'Esprit élevé, il étoit naturel qu'il aimât la Poësie, non une Poësie mole, froide & rampante; mais celle dont parle *Montaigne*, qui brille come un éclair: Cette Poësie sublime & divine, qui ravit l'Âme & qui est au dessus des Règles.

Mr. le Professeur *Lullin*, dont on a tracé un court Eloge dans le *Journal Helvétique* de Sept. 1756. pensoit à cet égard come lui : Il préferoit la solidité des Pensées au vain éclat des Expressions & à une Eloquence fastueuse ; mais son zèle vif & animé, son Imagination riche & féconde, l'entraînoient quelquefois. S'il étoit permis de comparer ces deux illustres Prédicateurs, je dirois que l'un ressembloit à un Fleuve majestueux, dont les ondes s'élèvent jusques aux Nües; & que l'autre étoit semblable à une Rivière, dont les Flots se succèdent sans agitation, & qui fertilise le Rivage qu'elle arrose. On ne pourroit rien ajouter aux Sermons de l'un, ni rien retrancher de ceux de l'autre. L'un croioit, qu'il est permis à un Home riche de donner un peu dans le Luxe ; l'autre pensoit qu'il faut se borner au nécessaire.

Mr. *Tronchin* n'étoit point de ces Génies austères, qui pour être Savans, se croient dispensés d'être aimables, & qui par la rusticité de leurs Manières, font mépriser les Sciences dont ils font l'Eloge. Il étoit modeste, poli, & enjoué même avec bienséance. Ses Mœurs étoient aussi simples que ses Discours, & sa Conduite aussi pure que sa Morale : Sa Vertu couloit de Source, & n'avoit rien de sévère. Elle étoit come l'Empreinte de la sérénité de son Ame. Il fuioit le Mal,

sans faire parade du Bien ; sans fiel, sans envie, modéré dans ses sentimens, & tolérant par principes, il évitoit les Disputes de Religion, qui éclairent peu, & aigrissent beaucoup. Il ne combattoit l'Erreur & le Vice, que par des raisons, & ne croioit pas qu'on pût en triompher, par la force, ou les invectives. Son Amour pour la Vérité & pour la Vertu répandoit dans nôtre Académie une noble émulation, qu'il soutenoit par ses Conseils & par son Exemple. Protecteur de tous les Arts, il n'étoit pas de ces Gens, qui se consolent du chagrin d'ignorer une Science, par le plaisir de la mépriser. Un Savant, qui se plaît à étendre ses vûes sur tous les Arts, les honore & les multiplie, en inspirant le desir de les cultiver. Il les perfectionne aussi, car tous les Arts sont Frères & s'aident réciproquement. On ne peut porter la Lumière sur l'un, sans éclairer ceux qui sont voisins. Les Esprits s'échauffent, & se remplissent d'une noble Emulation ; le Goût se forme, & les Talens se dévelopent & se perfectionent.

Une Santé foible & délicate engagea Mr. *Tronchin* à demeurer quelques mois à la Campagne ; c'est là que j'eûs occasion de le voir & de le conoitre plus particulièrement. Il avoit pris, dans son loisir, du Goût pour la *Botanique*, & il s'en fit un amusement dans

un tems où j'en faisois presque mon occupation. Il avoit lû dans le *Journal Helvétique* de Décembre 1741. & dans celui de Mai 1742. quelques Essais publiés sur cette Matière, qu'il goûta. Il souhaita de cultiver avec moi un Art, qui lui paroissoit curieux & utile ; nous allions quelquefois herboriser ensemble. Il m'apprenoit, chemin faisant, bien des choses importantes, que je ne savois pas, & je troquois ainsi des Coquilles & des Herbes, contre de l'Or & des Pierres précieuses. Nous parcourions avec plaisir ce grand Livre de la Nature, ouvert à tout le Monde, mais où peu de personnes savent lire. Nous cueillions avec empressement, ces Plantes qu'elle a répandu sur la face de la Terre & que l'Ignorance foule aux pieds. Je lui apprenois leurs Noms, & leurs usages ; & les distinguant par des caractères marqués par les *Botanistes*, je tâchois, avec leurs secours, de débrouiller ce cahos d'Herbes, de Fleurs, & de Fruits, qui forme à nos yeux un Spectacle si grand & si magnifique. Je faisois observer à Mr. *Tronchin*, que dans l'étude de la Botanique, come dans toutes les autres Sciences, il faloit voir de ses propres yeux, & qu'il n'est pas moins nécessaire de se défier de ce qui n'est pas digne de nôtre créance, que de conoitre ce qui mérite d'être crû ; mais instruit par la lecture

des Botanistes , & plus encore par ses propres Observations , il alla plus loin que moi , & perfectionna ce que je n'avois appris que par l'Expérience & par la Pratique. Il avoit regret qu'on négligeât si fort un Art si utile & si agréable , & qu'on n'eût pas à Genève , un Jardin de Plantes usuelles , qu'il seroit facile de se procurer.

Ce qui rendoit cette Etude plus intéressante à Mr. *Tronchin* , c'est que ses infirmités lui rendoient plus nécessaire le secours qu'il pouvoit tirer des Plantes. Il préféreroit , avec raison , les Remèdes simples aux composés. Il voioit depuis longtems aprocher la mort sans la craindre ; la Vie lui échappoit chaque jour , & un épais nuage sembloit s'élever entre le Monde & lui, mais ce Nuage ne lui déroboit pas la vue de l'Eternité , & cette pure Lumière , qui doit succéder aux Ténèbres & aux Misères de cette vie. Il en jouit aujourd'hui dans le sein de ce Dieu , qu'il a prêché avec succès , & qu'il a toujours aimé & respecté.

Je ne vois jamais mourir un Citoyen recommandable par ses Lumières ou par ses Talens , que je ne regarde cette perte , come une perte publique , & mon Cœur en conserve long - tems le souvenir. N'étoit-il pas bien honteux aux *Siracusains* , qu'il falut , que *Cicéron* , qui étoit Etran-

ger , leur a prît où étoit le Tombeau du célèbre *Archimède* leur Compatriote, qui, par son zèle & par son Génie , avoit fait leur gloire & leur sûreté.

Ce qui a rendu *Athènes* & *Rome* si fameuses , c'est moins leurs Victoires & leurs Conquêtes , que les Hommes illustres en tous les genres, qu'elles ont produit.

Que l'on me permette une réflexion, qui paroitra peut-être trop hardie. Quand je réfléchis sur la Mort de quelques Sages , soit Anciens, soit Modernes, quand on voit s'obscurcir & s'éteindre ces Astres, qui ont éclairé le Monde , tandis que de vils Mortels , presque indignes de vivre & de mourir , prolongent une Vie obscure , ou plutôt leur Enfance & leur Imbécilité , & rampent sur cette Terre , qui gémit en quelque sorte , de leur poids , il s'élève , malgré nous , quelques nuages dans l'Esprit ; on est tenté de murmurer contre la Providence , de laisser subsister des Gens inutiles , qui par leurs Vices ébranlent quelquefois la Société , tandis qu'elle la prive de ses plus fermes soutiens , de ceux qui par leurs Lumières , leurs Talens , ou leurs Vertus la font prospérer , y maintiennent l'Ordre , la Paix & l'Abondance , & montrent aux Hommes la route de la Vérité & du vrai Bonheur.

*Un Home sans Esprit , sans Vertus , sans Génie ,
Voit fleurir sa Santé , voit prolonger sa Vie ,
Et le Sage . . . grand Dieu ! j'adore ; & je me tais.
Je respecte tes Saints Décrets.*

*Je n'ose interroger celui qui m'a fait naitre ;
Et qui peut murmurer , Seigneur , contre son Maître !*

*O Mort dans ton juste couroux
Que l'Impie orgueilleux expire sous tes coups ;
Frape l'Usurpateur , qui fait trembler la Terre ,
Ecrase le Méchant qui brave le Tonnerre ;
Mais respecte les jours de l'Home vertueux :
Puisse-t'il , au gré de nos Vœux ,
Jouir , même ici bas , d'une Vie éternelle ,
Et servir aux Mortels de Guide , & de Modèle.*

Je m'arrête ici , *Monsieur* , & je vous prie de ne point regarder ce que je viens de dire come un Eloge de Mr. Tronchin : C'est seulement le langage du Cœur , & l'expression du Sentiment. Vous qui êtes le digne Elève d'un si grand Maître , & qui avés si bien profité de ses Leçons & de ses Conseils , vous pourrés , mieux que moi , tracer son Caractère , dans toute son étendue , & perpétuer la Mémoire de ses Connoissances & de ses Vertus.

Je suis &c.



ESSAI

Sur cette Question,

Peut-on détruire les Animaux, qui ne nous servent, ni ne nous nuisent ?

Tous les Animaux peuvent se ranger sous trois Classes : Ceux qui sont, pour ainsi dire, nos Bienfaiteurs & nos Domestiques, ceux de la mort desquels nous nous sommes acoutumés à faire dépendre nôtre vie, font la Iere. Classe.

Je n'oserois me déclarer contre l'usage, où l'on est de faire mourir ceux de cette espèce, qui sont nôtre nourriture la plus ordinaire. Le Droit que l'Home prétend avoir sur leur vie, étant apuié sur la coutume de tant de Siècles, est devenu respectable ; & je me garderai bien d'ataquer sa légitimité ; obligé moi même de pêcher chaque jour deux fois, contre les suites qu'emporteroit un tel Examen.

Les Animaux qui sont nuisibles à l'Home, & qui ne sont pas destinés, par cela même, au moindre Commerce avec nous, font une seconde Classe.

Pour ceux là, je crois que nous sommes en

droit de les détruire , par un principe d'Amour légitime pour nous même.

Ceux enfin , qui ne nous font ni bien ni mal , composent la dernière de ces trois Classes.

Je suis persuadé que nous n'avons aucun droit sur la vie de ceux-ci , & qu'à regarder même les choses d'un peu près , nous serions obligez , de leur procurer les agrémens relatifs à leur Condition.

Il est au moins certain , qu'il seroit fort difficile , de justifier , au Tribunal de la Raison , la liberté que nous nous donnons , de détruire le moindre Animal. Rien de plus commun , cependant , chez les Enfans ; ils sont presque tous dans ce principe affreux. S'il leur tombe entre les mains , de petits Oiseaux, ou toute autre petite Bête , il arrive souvent , qu'ils les tourmentent , & les traitent avec la dernière cruauté. A peine sentent-ils eux mêmes ce que c'est que la vie , qu'ils trouvent un lâche plaisir à l'ôter à d'autres Créatures , qui ne leur ont rien fait , & qui leur sont inférieures en force & en malice.

C'est ce penchant des jeunes Gens à faire souffrir & périr d'inocents Animaux , qui m'a déterminé à essayer de traiter cette Question. Je me faurois un fort bon gré , si je pouvois leur inspirer un peu plus d'humanité

pour les Animaux : Persuadé come je le suis, que la coutume de tourmenter & de tuër les Bêtes , peut rendre les jeunes Gens insensiblement durs & crüels à l'égard des Homes.

. *Primoque à cade Ferrarum.*
Incaluisse putem maculatum Sanguine Ferrum,

„ Je crois qu'à force de répandre le Sang
 „ des Bêtes , le Fer meurtrier s'est enfin
 „ trempé dans celui des Homes.

Ovid.

N'est-il pas en éfet naturel de croire , que ceux qui se font un plaisir de persécuter des Créatures, qui leur sont inférieures, ou de les tuër , n'auront pas beaucoup de disposition, à avoir pitié de celles, qui sont de leur espèce.

Qu'on mette entre les mains des jeunes Gens , un de ces Animaux privez , doux , paisibles , & qui font un des plaisirs de la Société. Je me mêle parmi cette troupe d'Enfants. Leur petit jugement travaille , à inventer quelque nouvelle façon de le tourmenter. La gloire de l'Invention est suivie de loüanges , reste à la mettre en exécution. Ici chacun d'eux s'empresse ; on s'en dispute la satisfaction. Cet Oiseau , étouffé tout à coup , feroit trop tôt disparoitre le plaisir, il faut qu'il ait ses degrez , & ces mêmes degrez se mesurent , sur la durée du mal ,

qu'on va lui faire souffrir. Un Membre lui fera emporté à différentes reprises : Le cri subit de ce tendre Animal, tire aussi subitement un ris, de cette petite assemblée de Barbares à leur façon. Chaque partie du Corps de cet Oiseau fournit matière à autant d'instans de plaisir, & sa mort, parce qu'elle termineroit la joie de nos petits Bourreaux, est reculée autant qu'il est possible.

Le Spectacle que cet Oiseau nous fournit, pour des Enfans en bas âge, d'autres Animaux plus formés & plus forts, nous le donent aussi, pour d'autres Enfans plus grands ; & les premiers viennent encore en être les Spectateurs.

N'attendez rien de bon de cette course pour saisir un de ces Animaux que l'on veut dévouer à la mort : Je le vois entouré, on va le saisir, le lier & choisir bien vite un lieu propre pour la Scène. L'abattement de l'Animal, son trouble, un extérieur tout changé, tout autre à la vue & entre les mains de ses Enemis, semble leur reprocher leur barbarie ; n'importe ; on auroit regrêt de le lâcher, il faut qu'il périsse & il périra pour le plaisir comun.

Or, je ne crois point doner dans un excès, en me persuadant, que nous sommes aussi responsables de l'abus que nous faisons de nôtre Autorité, sur les Animaux, que de la Tiranie, que nous exerçons sur nos sem-

blables : Car plus nôtre Empire sur les Animaux est absolu, & plus il nous oblige à régner sur eux, avec bonté & avec équité. Je demande si c'est remplir ces deux devoirs, que de les faire mourir sans nécessité ?

L'Home seroit-il donc cruel de sa nature ? L'Inhumanité naît-elle avec lui ? Non, certainement. Nous n'avons, pour nous en convaincre, qu'à faire attention, au plaisir que goûtent encore quelques Enfans, à badiner avec les Animaux & à les caresser, de même qu'à leur sensibilité, lors qu'ils sont, pour la première fois, Spectateurs de leur mort. Ce n'est même, qu'à mesure qu'ils avancent en âge, & que les Passions se fortifient, qu'on remarque en eux, cette cruauté & cet amour du Sang, éfet de la fierté & du plaisir qu'ils trouvent déjà, à dominer & à être supérieurs à d'autres Créatures. A moins qu'on n'aime mieux l'attribuer à la propension naturelle de l'Home à imiter ses semblables; car l'Enfant, come une espèce de Singe, copie ceux de son espèce, qu'un âge supérieur au sien, lui fait regarder come des modèles à suivre.

Mais, disent quelques Persones portées à excuser les divertissemens inhumains des Enfans, quel grand mal font-ils donc, en détruisant quelque petite Bête, dont l'existence est inutile au Genre-Humain ?

Je répons à cette Question , en me servant de l'Argument qu'on oppose aux Partisans de Suicide : C'est que , par là même que nous ne nous sommes pas donné la vie, nous n'avons pas non plus le droit de nous l'ôter ; de même come nous n'avons pas le pouvoir de donner l'être au moindre Insecte , au plus chétif Reptile, nous n'avons pas plus le droit de l'en priver. Savons nous le but que le Créateur s'est proposé en leur donnant l'existence , & ne devons nous pas craindre d'aller contre ses vûes , en faisant périr ses Créatures.

Il y a un arrangement merveilleux dans la Nature , & tous les Etres , qui la composent, concourent ensemble à l'exécution du Plan du Créateur. Les Vermisseaux les plus vils, ont pourtant leur usage & leur destination , & c'est sans doute se révolter contre nôtre Père comun , que d'atenter à la vie de ses Créatures , dès que nous n'en avons aucune juste raison.

Tous les Homes ne sont-ils pas d'ailleurs dans l'obligation indispensable de contribuer, autant qu'il est en leur pouvoir , à la conservation des Ouvrages du Créateur? Nous n'avons donc pas le droit de gêner ou de détruire la moindre chose , si ce n'est pour la conservation , ou pour le bien d'une autre , qui soit d'une nature plus excellente.

Pour peu qu'on s'appliquât à la contemplation des magnifiques Ouvrages du Créateur, bien loin de faire des efforts pour les détruire, on les tourneroit tous au contraire, à les conserver, & même, s'il étoit possible, à les multiplier.

Les Oiseaux & les Chiens, sont particulièrement l'objet de la persécution des Enfans & même des Persones plus formées; ce sont ces Animaux sur qui on exerce la Tiranie la plus injuste, sur qui on assouvit cette cruauté, d'autant plus impardonnable, que ces Animaux n'ont rien en eux même, que de fort aimable dans leur figure & dans leurs manières. Le Chien sur tout, qui est le plus attaqué, a cependant une Amitié si vive pour son Maître, que l'on voit bien que Dieu l'a mis au près de l'Homme, pour lui servir de compagnie, d'aide & de défense.

Les Services que les Chiens nous rendent sont aussi diversifiés que leurs espèces; *Que je prenne mes Livres, dit l'Auteur du Spectacle de la Nature, que je prenne mes Livres, pour m'en aller au Collège, mon pauvre Chien qui va être trois heures sans me voir, prend un air sombre & rechigné, come si on lui faisoit grand tort. Il se plante vis à vis la porte, & attend là le moment, où il me reverra. Qu'au lieu de mes Livres, je prenne mon Epée, ou que je lâche seulement le mot de Promenade, il*

va conter sa bone fortune à toute la maison : Il monte , il descend , il tourne & se met quelquefois à japer d'une façon , qui done envie de rire à tout le monde. Si je tarde à sortir , il semble soubçonner que je délibère sur ce que je ferai de lui. Il décampe par provision , & s'en va m'attendre à trente pas du logis , au premier Carrefour , plein d'espérance d'être de la partie. Lui dit-on , qu'il n'en sera pas ; il fait d'abord ses remontrances , & essaie de faire révoquer l'ordre. Il a l'air digne de compassion , quand on lui apprend nettement , qu'il faut rentrer ; mais il n'y a sorte de reconnoissance que je n'en reçoive , quand je lui dis , partons ! C'est toute autre chose encore , après une absence de quelques jours. Il extravague en ce moment , & souvent une & deux heures ne lui suffisent pas , pour me dire tout ce qu'il a dans le Cœur.

Son Amitié ne se borne point là. Il semble veiller nuit & jour , pour empêcher qu'on ne me fasse tort. Il entend tout , il m'avertit de tout , il a toujours la Dent prête , contre tous ceux qu'il ne conoit pas ; mais il n'en fait usage que selon mes ordres ; il voit dans mes yeux , ce qu'il faut faire , & quand on m'attaque une Epée nue ne l'arrêteroit pas. &c.

Les Services du Chien sont donc bien établis. Par une ingratitude inouïe , on les sacrifie à une vaine idée de plaisir : Et qui sont les Coupables ? Ceux même qui en feroient

défendus dans le péril. Aussi je vois dans le trouble de ces Animaux, au milieu des apprêts de leur mort, le reproche qu'ils font aux Homes de leur Cruauté; sans doute ils se plaignent d'être si mal païés de leur fidélité.

A toutes les raisons que j'ai alléguées, pour engager les Homes a ménager la vie des Animaux, je ne puis mieux faire que d'ajouter, come par surabondance de droit, celles qui se tirent de la Parole Divine; car on se tromperoit grossièrement, si on s'imaginoit que Dieu ne fait nulle attention à leur existence. L'Ecriture Sainte nous est un sûr Garant du contraire.

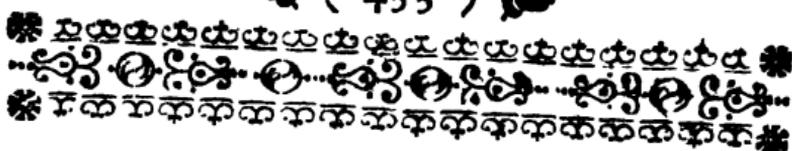
Nous lisons, en éfet, dans le Prophète *Jonas*, que Dieu marquant sa répugnance sur la destruction de *Nivive*, dit: *N'épargnerois je pas Ninive, cette grande Ville, où il y a plus de six vingt mille Persones & une si grande quantité de Bétail?* Jonas IV. v. 2. Et dans le *Deuteronomie*: *Si vous rencontrez en vôtre Chemin, un nid d'Oiseaux, vous ne prendrez pas la Mère avec les petits; vous les laisserez aller absolument, si vous voulez prospérer & que vos jours soient prolongez sur la terre.* Deuter. XXII. v. 6. Dieu apuie cette Loi, come celles de la plus grande importance, sur la Promesse des Bénédiction temporelles.

Ce que l'Écriture & tant de raisons semblent exiger de nous, pourrions nous bien ne point l'accorder? Aussi-je conclus, que nous ne pouvons, ni ne devons nullement détruire les Animaux, soit qu'il ne nous servent, ni ne nous nuisent.

*Fando quis audioit Viri
Cacum furorem? Innoxias
Quis sic Aves fera manu
Sicco trucidet Lumine?*

MOUDON.





L'ABELLE LITERAIRE.

IV. ESSAI.

LES MOEURS ORATOIRES.

*Respicere Exemplar vitæ, morum que jubebo
Doctum imitatorem, Et vivas ducere voces.*

Pour devenir bon Ecrivain, il faut étudier les Mœurs & la Vie des Hommes, & en tirer des Peintures vives & touchantes. *Horace Art. Poëtiq.*

SI nous vivions dans ce Siècle heureux, où les Hommes faisoient leurs Délices de la Vertu, les Mœurs Oratoires seroient suffisantes pour faire un excellent Discours; mais depuis que le Cœur humain est devenu un Océan orageux & toujours agité, la véhémence de nos Passions, leur opiniâtreté, la difficulté qu'il y a à les dompter, exigent des Foudres de l'Orateur; il doit toner contre les Vices; il doit éfraier & confondre ceux qui s'y livrent.

Cette nécessité fatale, semble avoir fait oublier les Mœurs: On ne s'occupe, dans la plupart de nos Auditoires, que de ces mouvemens impétueux, qui renversent, qui entraînent tout de vive force. Nos Ora-

teurs mêmes, soit qu'ils aiment mieux se conformer au goût dominant, soit qu'ils épousent le préjugé, négligent ces Sentimens doux, tendres, insinuans qui vont droit au Cœur.

Je veux donc faire ici quelques Réflexions sur les Mœurs Oratoires. Heureux, si ce foible Essai, peut inspirer du goût pour les Auteurs, que je me propose de citer, & pour le Stile dont je vais parler! J'examinerai I°. *Ce que sont les Mœurs Oratoires*; II°. *Quels en sont les Caractères*; III°. *J'en établirai les Règles*. IV°. *J'en ferai conoitre le Stile, & j'en indiquerai les effets*. Mon titre d'*Abeille Littéraire*, m'empêche de m'arrêter sur chacun de ces Articles autant que je voudrois. Je ne puis épuiser les Matières; il ne m'est permis que de les éfleurer.

I°. *Ce que sont les Mœurs Oratoires.*

POUR faire mieux sentir, ce que sont les Mœurs Oratoires, il est bon d'exposer d'abord ce qu'elles ne sont point. Il ne faut pas les confondre avec les Passions: *Les Mœurs* dit CICÉRON*, *sont une image du naturel & de la vie des Homes, & les Passions sont ce qui jette le trouble dans le Cœur. Les*

* *De Oratore.*

Mœurs ne sont que pour la douceur & l'agrément : Elles attirent & se concilient les Esprits. Les Passions sont le Feu, qui arrache, pour ainsi dire, le consentement à l'Auditeur.

Quand *Burrhus*, par exemple dit à *Néron*, dans la Tragédie de *Britanicus* :

*Un jour, il m'en souvient, le Sénat équitable
Vous pressoit de souscrire, à la mort d'un Coupable.
Vous résistâtes, Seigneur, à leur sévérité ;
Vôtre Cœur s'acusoit de trop de cruauté,
Et plaignant les Malheurs, attachés à l'Empire,
Je voudrois, disiez vous, ne savoir pas écrire.*

RACINE.

Il n'exprime qu'un fonds de Bonté, que peut-être *Néron* avoit eue, & qu'il n'avoit plus : Mais quand je vois ce même *Burrhus* se jeter aux pieds du Tiran, pour le détourner de l'horrible résolution qu'il a conçue ; quand il lui dit :

*Me voilà prêt, Seigneur, avant que de partir,
Faites percer ce Cœur, qui n'y peut consentir ;
Apellés les Cruels, qui vous l'ont inspirée,
Qu'ils viennent essayer, leur main mal assurée.*

C'est alors que *Burrhus* me touche, & me pénètre, parce qu'il est lui même pénétré. Je reconois le Langage de la Passion.

Qu'il me soit permis de m'étendre encore sur un Exemple de *Virgile* ; sa beauté justi-

fiera cette espèce de digression. En voici le Sujet.

Euryale étoit au Printems de ses jours & d'une figure charmante. *Nisus* plus âgé l'aimoit tendrement. Le Poëte les représente dans le Camp des Ennemis pendant la nuit, tels que des Lions afamés au milieu d'une Bergerie. Ils font tomber sous leurs coups une foule de Guerriers; mais'ils songent trop tard à se retirer. Le jour comence à paroître. On les investit. Séparés l'un de l'autre, ils se retirent dans un Taillis épais, hérissé de Ronces, & ombragé de Chênes. *Euryale* est pris. *Nisus*, qu'on n'aperçoit pas, décoche des Flèches, qui viennent en sifflant frapper autant de *Rutules*. Comme on ne fait à qui s'en prendre, on veut s'en venger sur *Euryale*, & l'on s'avance vers lui l'Epée nue. C'est ici que *Nisus* acourt, & *Virgile* lui met dans la bouche ces paroles pleines de mouvement & de passion; *C'est moi, c'est moi * qui ai lancé ces traits: Rutules, je suis le seul coupable: Tournés*

* *Me me adsum qui feci; in me convertite ferrum*
O! Rutuli

Ce *Me me* du Poëte est un arrangement confus, qui peint au vif le trouble où *Nisus* se trouvoit. La Langue latine est susceptible de ces tours. *Tite-Live* nous en fournit encore un bel exemple.

Quand

votre fureur sur moi. Celui-ci n'a ni osé ni pu vous nuire. J'en ateste le Ciel & les Astres. Tout son Crime est de m'avoir trop aimé.

Tandis qu'il parle, le furieux VOLSCENS perce le sein délicat d'EURIALE. Les Ruiffeaux de Sang coulent de toutes parts : Sa tête languissante se panche sur l'une de ses Epaules, il tombe mourant ; telle qu'on voit une Fleur coupée par le tranchant de la Charüe, ou un Pavot courbé par la Pluie, qui baisse sa Tete.

NISUS se jette à l'instant au milieu des Rutules. Il cherche Volscens & n'en veut qu'à lui. On l'environe ; mais rien ne l'arrête. Tout aide à son Epée foudroïante. Il ne perd la vie, qu'en l'ôtant au barbare Volscens. Il tombe sur le Corps de son cher Euryale, & meurt content, parce qu'il l'a vengé*.

Que de vivacité ! Que de passions ! Quelle impétuosité ! Quelle véhémence ! L'Eloquence a-t'elle quelque chose de plus aimé. Le Poëte exerce ici sur l'Esprit, un empire absolu. On le suit, sans avoir le tems de délibérer. Nisus oublie tout, pour sauver ou pour venger son malheureux Ami ; & Virgile n'a pu en faire le Portrait, sans

Quand Pacuvius, hors de lui même, veut détourner, son Fils Perrolla de la résolution où il est de tuer Annibal, il s'écrie : Per Ego te fili ! on ne peut rendre ces beautés dans nôtre Langue.

* Æneid. Lib. IX.

s'oublier lui même, sans se perdre dans la passion.

Terminons cet Article par une Réflexion capable d'achever la conviction. On peut imiter, on peut contrefaire les Mœurs, sans en avoir. Mais quelques efforts qu'on fasse, on n'exprimera jamais une Passion qu'on ne ressent pas. Je l'ai déjà dit; le propre des Passions est d'inspirer des Peintures vives, & impétueuses. On voit tous les jours, dans des Persones ignorantes, jusqu'où peut aller le Langage des Passions. *Boileau* a donc raison de dire, que si vous n'etes pas plein de la Passion, dont vous voulez remplir les Auditeurs.

*Vos froids raisonnemens, ne feront qu'atièdir,
Un Spectateur toujours, paresseux d'applaudir.*

Il est donc vrai, qu'il y a une différence entre les Mœurs & les Passions.

2^e. Il n'y en a pas moins entre les Mœurs réelles, & les Mœurs du Discours. On entend par Mœurs réelles, la Justice, la Tempérance, la Piété, la Religion &c. Or l'expérience prouve qu'un Hipocrite, un Tartufe peut se faire croire, juste, franc, véridique. Le *Sinon de Virgile* *, est sans contredit le Fourbe le plus consommé & l'Espion

* *Æneid.* L. II.

le plus habile. Il joue cependant l'Honête-Homme avec tout l'art & toute la vraisemblance imaginables. Ce qu'il dit paroît plus que plausible. La haine d'*Ulysse* contre lui, le prétendu silence du Prêtre *Calchas*, les craintes de ce *Sinon*, ses timides aveux, sa fuite de l'Autel, ses Sermens, tout y porte la séduction dans le Cœur. On se sent attendri, on verse des larmes avec lui. Les objections expirent sur les lèvres : Tant il est vrai que les Mœurs Oratoires sont encore très distinctes, de ce qu'on appelle communément les Mœurs. Que sont elles donc ?

Donons en la Définition. Chez l'*Honête-Homme*, elles sont l'image de ses Inclinations, de ses Habitudes, de sa Conduite ; & chez le *Trompeur*, elles sont l'imitation des Vertus, dont il s'efforce de persuader qu'il est orné, quoi qu'il ne le soit pas : Le premier se fait conoitre sans y penser. Il n'a pas besoin d'étude pour cela. Son air, son ton, son geste &c. tous chez lui part du Cœur, & retourne au Cœur. Le second ne persuade que ceux qui ne le conoissent pas ; il lui faut une longue étude, & beaucoup de subtilité, de finesse, pour ne pas déceler son naturel.

II°. Caractères des Mœurs Oratoires.

Un Imposteur éloquent trouve donc des Partisans, & gagne à coup sûr des Suffrages. II

fait du moins desirer à ceux qui l'entendent qu'il soit tel qu'il paroît être. C'est que la Vérité & la Vertu se font encore respecter des Homes. On écoute avec plaisir ceux qu'on estime déjà, ou qui tiennent des Discours qui méritent de l'être. Je le répète, dès qu'on est Honête-Homé dans le Cœur, ou qu'on fait le feindre, on est sûr de triompher. C'est là le vrai Caractère de l'Eloquence. *Horace* dit que l'Eloquence a sa Source dans la Probité, c'est à dire dans l'expression ou l'imitation des Mœurs *. **CICERON & QUINTILIEN** établissent de même, pour un principe constant, que la Probité ne doit point être séparée de l'Eloquence: C'est pourquoi **CATON** définissoit l'Orateur, un Honête Home, qui fait l'art de bien parler *Orator Vir bonus, dicendi peritus*.

Voulés vous donc mettre des Mœurs dans vos Discours, & vous, qui ne devés le secours de votre Voix qu'à la Justice & à la Vertu! Orateurs publics gravés dans vos cœurs ces Maximes: Que votre premier soin doit être d'aquérir la réputation de Gens intègres, & que vous ne pouvés être décriés dans l'Esprit des Juges, sans être un triste préjugé contre la Cause que vous défendés.

* *Scribendi recte, sapere est principium & fons.*
HERAT, de Arte Poët.

VIRGILE dit en deux mots ce que doivent être ceux, qui veulent persuader les autres. *Dans une Sédition populaire, lorsque les Esprits sont les plus échaufés, lorsqu'on la fureur transporte une Populace mutinée, que les Pierres & les Tisons enflames volent de toutes parts, s'il se présente alors à leurs yeux un Homme respectable par sa Vertu & ses Mœurs, on se tait, on l'écoute, & bientôt l'Émeute est apaisée. Que les Armes de la Vertu sont puissantes *!*

Combien plus toutes les qualités dont j'ai parlé ne sont-elles pas nécessaires aux Ministres sacrés. Ils sont, selon l'expression majestueuse de ST. PAUL † les Ambassadeurs de CHRIST, des Députés que DIEU nous envoie pour nous expliquer ses Volontés, & nous en inspirer l'amour. Que leur Vie soit donc une trace lumineuse, qui nous montre la Voie du Salut; qu'ils peignent dans leurs Discours le zèle éclairé qui les enflame, la Piété qui les anime, la Douceur, la Modestie, la Simplicité; & je répons de leurs succès.

III°. Règle des Maîtres.

Les Règles qui apprennent à exprimer les Mœurs, ne sont pas difficiles à fixer.

* Æneid. L. I.

† II. Cor. V. 20.

Les Mœurs font l'expression des Inclinations ; ainsi tout ce qui marquera les Inclinations dans le Discours , y marquera les Mœurs. Le grand point est de ne jamais s'écarter de la Nature : Tout Portrait qui s'en éloigne est un Portrait forcé. Suivons la donc pas à pas : Elle nous enseignera à conoitre les Homes , & cette conoissance fera pour nous un fonds inépuisable.

*Quiconque voit bien l'Home, & d'un Esprit profond
De tant de Cœurs cachés a pénétré le fond
Qui sait bien ce que c'est, qu'un Prodigue, un Avarc,
Un Honête Home, un Fut, un Jaloux, un Bizare,
Sur une Scène heureuse, il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux, vivre, agir & parler.*

DESPREAUX.

Bornons nous ici à la division générale , des AGES, des ETATS, & des CIRCONSTANCES diverses, où se trouvent les Homes.

1°. Il est hors de doute , que chaque AGE a ses Plaisirs , son Esprit & ses Mœurs. La Jeunesse , par exemple, est bouillante dans ses Caprices , vaine dans ses Discours, fole & volage dans ses Plaisirs. L'Age viril s'occupe de la Fortune ; il s'intrigue , se ménage, & prévoit l'avenir. . La Vieillesse , plus chagrine , entasse sans cesse : Ses démarches sont lentes & glacées ; son humeur est har-

gneuse & difficile. Ce seroit donc pécher contre les Mœurs , que de faire agir ou parler,

Un Vieillard en Jeune Home , un Jeune Home en Vieillard.

JOAS dans l'*Athalie* de Racine s'exprime avec cette naïveté qui convient à un jeune Enfant élevé dans l'Innocence. *Athalie* lui dit :

Ne suit-on pas au moins , quel País est le vôtre ?

Il répond :

Ce Temple est mon País, je n'en conois point d'autre.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

*Quelquesfois à l'Autel ,
Je présente au Grand Prêtre , ou l'Encens, ou le Sel.
J'entens chanter de DIEU , les grandeurs infinies ;
Je vois l'Ordre pompeux , de ses Cérémonies.*

CICERON nous apprend qu'*Hortensius*, son Contemporain , à qui rien de ce qui fait les grands Orateurs , ne manquoit , se fit d'abord un grand nom dans le Barreau ; qu'il l'abandonna ensuite ; qu'il y revint longtems après ; mais qu'il n'y fut plus goûté. Ce Prince des Orateurs en donne une Raison , qui justifie ce que j'ai avancé. *L'Eloquence d'Hortensius étoit , dit-il , ornée & fleurie : Il y régnoit une heureuse richesse d'expres-*

sions ; ses pensées , quoique plus brillantes que solides , étoient néanmoins belles & délicates : Ses Discours travaillés avec un art infini , soutenus par un geste agréable , une voix sonore , une déclamation parfaite enlevèrent les Suffrages dans un jeune Home ; mais le poids des Charges , par où il avoit passé , & la maturité de l'age demandoient un autre genre d'Eloquence. C'étoit le même Orateur & le même stile , ce n'étoient cependant plus les mêmes succès *.

2°. Il en est de même des ETATS. On a beau faire , on se sent plus ou moins de ce que l'on est. Le Proverbe , qui dit , *Que les Honeurs changent les Mœurs* , n'est pas sans fondement. Un Roi , un Prince doivent donc toujours être représentés avec la Majesté qui leur convient. PORUS étoit vaincu ; malgré cela , quand ALEXANDRE lui demanda , *Consent il vouloit être traité* , il lui répondit : *En Roi*. Ces deux Monosyllabes renferment je ne fais combien de choses toutes plus nobles les unes que les autres. . DARIUS faisoit offrir des conditions de Paix , au même Vainqueur : *J'accepterois ces ofres* , disoit *Parmenion* , *si j'étois Alexandre* : *Et*

* *Sed cum jam Honores & illa senior autoritas gravius qui illam requireret , remanebat idem , no decebat idem. Cic. Brutus. N. 330.*

moi aussi, reprit le Héros, *si j'étois Parmenion*. L'un & l'autre parloit selon son état.

3°. J'ai ajouté les CIRCONSTANCES ; & Personne ne peut nier qu'elles ne suposent des Mœurs, & des situations différentes. L'Illustre Evêque de *Milan* parle avec force à un Empereur, qu'il regardoit come coupable ; mais FLAVIEN Evêque d'*Antioche*, n'aborde THEODOSE, justement irrité contre une Ville rebelle, qu'en baissant les yeux, qu'en versant des larmes, & se couvrant le visage, come s'il eût été lui même criminel. C'est un Evêque dans les deux cas ; mais ce sont des Circonstances différentes.

ACHILLE irrité, aborde AGAMEMNON : Je ne suis point surpris des Discours fiers & emportés qu'ils se tiennent réciproquement ; mais je serois plus qu'étonné, si dans son entrevue avec IPHIGENIE sa Fille, *Agamemnon* ne parloit pas en Père, s'il ne lui disoit pas en termes équivalens.

*Eh ! bien ; ma Fille, embrassés votre Père ;
Il vous aime toujours.*

Que de Mœurs aussi dans cette Réponse d'*Iphigenie* !

. . . *Que cette amour m'est chère !
Quel plaisir de vous voir, & de vous contempler
Dans ce nouvel éclat, dont je vous vois briller !*

*Quels Honneurs ! Quel Pouvoir ! Déjà la Renommée
Par d'étonans Ecrits , n'en avoit informée ;
Mais que voyant de près , ce Spectacle charmant ,
Je sens croître ma joie & mon étonnement !
DIBUX , avec quel amour , la Grâce vous révère !
Quel Bonheur de me voir la Fille d'un tel Père.*

J'aurai occasion de parler plus au long de ces derniers Articles. Je n'ai plus qu'une Remarque à faire. C'est que non seulement les Mœurs propres de l'Orateur, ou de ceux pour qui il s'intéresse, sont un moyen efficace, de se concilier les Esprits ; mais qu'il faut encore savoir à qui l'on a à faire. Dès qu'une fois l'Orateur a saisi les Mœurs de ses Auditeurs, rien n'est plus aisé que de les conduire où il veut. Puisons en quelques Exemples dans l'Histoire. ACHILLE, pour obéir à sa Mère, se retire à la Cour du Roi LICOMEDE, où pour mieux le cacher, on l'habille en Fille. ULISSE s'en défie, & pour vérifier ses soupçons, il contrefait le Marchand. Ce Prince ainsi travesti, vient étaler aux Portes du Palais du Roi, quelques Epées, & beaucoup de Bijoux. Les Dames s'arrêtent aux derniers ; mais le jeune Héros, sans y avoir réfléchi, se jette sur les Armes : La Nature à parlé ; *Achille* est reconu.

Ce même *Ulisse* voulut aussi se dispenser d'aller à la Guerre de *Troïe* : Il ne se déguisa pas en Fille ; il contrefit, l'Insensé. On la

trouva dans son Champ occupé à labourer la Terre, & à y semer du Sel. Le trait de Folie étoit marqué; mais on n'en fut pas dupe. Sur le *Sillon* qu'il traçoit alors, on exposa son cher *Télemaque*. *Ulysse* étoit Père; il se détourne; il est trahi.

Telle est la Nature.

Un geste la découvre, un rien la fait paroître.

En vain, dit aussi la Fontaine, voudroit on s'oposer au Naturel.

Fermés lui la porte au Nez

Il reviendra par la Fenêtre.

Je me ferois un scrupule de ne rien dire de *Démofthène*, de cet Orateur qui ne connoissoit d'Ennemis que ceux de l'Etat, & qui n'avoit d'autre Passion que l'amour de l'Ordre & de la Justice. On sait qu'il profita un jour de la connoissance qu'il avoit des *Athéniens*, pour éveiller leur attention. Il les prit par leur foible.

IV°. *Stile des Mœurs & leurs Efets.*

On sent d'avance tout ce que je pourrois ajouter sur le Stile des *Mœurs* ou sur leurs *Efets*. Ce Stile doit être naturel, & d'une simplicité facile, élégante & délicate, qui ne bande point l'Esprit, mais qui le retienne agréablement. Il doit être come un Ruisseau

tranquille, qui, suivant sa pente naturelle, coule sans obstacle, entre des Rives fleuries; ou come une Bergère aimable, qui ne charge point sa tête de Rubis, qui ne mêle point l'Or à l'éclat des Diamans; mais qui trouve toute sa parure dans les Campagnes, voisines. Il ne doit enfin renfermer que des pensées naturelles, qui coulent de source, & où rien ne sent la contrainte. Exemple.

Vous avés beau charmer; vous aurés le destin

De ces Fleurs, si fraiches, si belles

Qui ne durent qu'un matin,

Come elles, vous plaisés, vous passérés come elles,

Je puis encore citer ce joli Dialogue entre le Passant & la Tourterelle.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce Bois, Plaintive Tourterelle ?

LA TOURTERELLE.

Je gémiss; j'ai perdu ma Compagne fidèle,

LE PASSANT.

Ne crains tu point que l'Oiseleur,

Ne te traite come elle ?

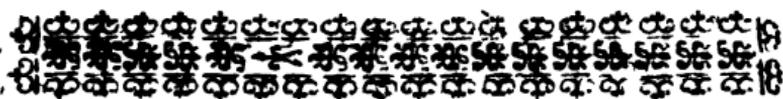
LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui; ce sera ma douleur.

Les effets que produit dans le Discours l'expression des Mœurs peuvent se réduire à deux. 1°. On persuade à coup sûr. 2°. En peignant ses Mœurs dans le Discours, on paroît tel qu'il convient de paroître ; on met l'Auditeur à son aise ; on écarte jusqu'au moindre nuage de son Esprit ; il ne craint plus d'être trompé, & par là même il donne toute son attention, & en même tems son suffrage. On donne aussi de bonnes Mœurs à ceux qu'on défend, & de mauvaises aux Adversaires que l'on attaque. Qu'on ouvre quelque bon Auteur, & l'on conviendra que la Maxime d'*Horace*, par laquelle j'ai commencé cet Essai, est prise dans le Bon-Sens, & dans la Nature même.

LAUSANNE.





L'ANTHERACLITE.

*Je ne suis qu'un Pécheur mais un Pécheur soigneux
D'exercer les Vertus , dont il est amoureux ,
Et si la Liberté , Dame de mes pensées,
M'accorde des faveurs , ces faveurs sont sensées.*

QUand je considère avec un peu d'attention, la conduite & les différens génies des Hommes , il me semble être sur un grand Théâtre , environé d'une foule d'Acteurs , qui , par le ridicule de leurs manières , concourent presque tous à me divertir.

Je me ris de cet Avare , qui l'Ame remplie de soucis , se tûe pour conserver un Trésor , qu'un Fils prodigue dissipera bientôt. La mort qui le talone a beau l'avertir de tems en tems de sa fin , l'Or & l'Argent sont les seuls objets de ses pensées. Toûjours inquiet , il voudroit pour ainsi dire se multiplier , afin d'avoir l'œil surtout ce qui lui appartient ; il court de la Ville à la Campagne : Aujourd'hui il fait la garde sur ses Vignes , crainte qu'un officieux Voisin ne lui emporte les prémices de sa Vendange , où qu'un Vigneron peu fidèle ne lui dime ses Revenus : Demain le soupçon d'une Banqueroute, dont on

parle fourdement, le rapelle & lui fait souffrir de nouveaux tourmens. C'est alors, qu'ataqué par tant d'endroits, il répand jusques sur sa Famille les funestes influences du chagrin, qui le dévore; il met en fuite Femmes, Enfans, Domestiques, & malheur à celui sur lequel il se décharge: La bienfiance, que toute persone raisonnable observe avec tant de soins, est une digue trop foible pour arrêter sa passion & les sages conseils d'un Ami éclairé, sont de vains sons, qui ne le touchent qu'autant que son Intérêt s'acomode avec la Morale qu'on lui prêche;

*Cherchés des Sentimens dans le cœur des Mammous
Hélas! dans un Brochet c'est chercher des Pannours.*

Que dis-je! Cet Insensé porte si loin son avarice, qu'il se refuse jusqu'aux choses nécessaires; semblable au malheureux *Tantale*, il meurt de soif au milieu des eaux, & la faim le presse au milieu même de l'abondance.

Je me ris de ce Prêcheur de Diette, qui au premier son de sa voix endort tout son Auditoire; chaque parole est assaisonnée d'un doux sourire, il se mire dans ses plumes, il finit en apuiant d'un bras manchot, la Bénédiction qu'il transmet à ses Auditeurs.

Ici s'avance un petit Poupon, qui vient occuper la place de ce premier, sa Bouche

faite en gueule de four , exhaussée de deux grandes Lanternes, avale d'un clin d'œil toutes nos PetitesMaitresses. Il a presque filé cinq ou six échevettes, que plongé dans un morne silence , j'ignore s'il parle *Grec* ou *Arabe*.

Je me ris de cet Ambitieux , qui sacrifie Parens , Amis , & son repos même , pour obtenir des Honeurs , qui dans peu seront la source de ses malheurs. A-t-il rempli un de ses Projets , il en fait aussi-tôt un autre , & courant de desir en desir , il n'y a que sa chute qui l'arrête.

Je me ris de cette Fleuriste qui , un genouil en Terre , la Faucille à la main , vient confiderer à la pointe du jour, les progres de ses Renoncules ; Fille , Garçon , Valets , Servantes , tout est en rumeur ; l'un apporte du Fumier , l'autre un Arrosoir , chacun a son office , vous diriez à la voir qu'elle fait véger toute la Nature , qu'elle en conoit toutes les propriétez , toutes les profondeurs ; rien moins que cela , la Graine de *Ravonet* est estimée chez elle Graine de Mille Fleurs.

Je me ris de cet Officier , qui ne m'entretient que de ses Prouesses. Dans chaque Période il élève un Trophée à sa prétendue Valeur. Son Courage est à l'épreuve des plus grands dangers , il n'y a point de mauvais pas dans sa Bravoure ; à Table il fait rage ,

& *Bachus*, avec son Vin le plus fumeux, ne fauoit le coucher par terre; au Lit c'est un Gendarme, le Serail du Grand-Turc seroit pour lui une foible curée.

Je me ris de ce vieux Sénateur, qui, courbé sous le poids des années, détourne ses Flambeaux presque éteints de la terre, pour dévorer d'un œil lascif quelque jolie Fille. Vous croiriez en ce moment, que l'Arbitre de nos destinées l'a rajeuni de huit ou neuf Lustres.

Je me ris de l'Esculape du Siècle, de ce *Pedro Rerio*, qui, d'un ton amphatique, condamne tout Malade à cinquante Pilules. L'Arrêt est prononcé, il est décisif; nul Appel, si ce n'est celui-ci,

Mundus vult decipi, decipiatur.

Mais à bon Chat, bon Rat; bien fin qui me rattrape

Je serai plus têtu que la mul du Pape

Nargue des Médecins, vivent les bons repas!

Tout Baume est à mon goût, Baume de Fier à bras.

Je me ris de cet Etourdi, que le moindre objet arrête, & que rien ne peut fixer. Son Esprit, semblable à une Girouette, est susceptible de toutes fortes d'Impressions, c'est une Cire sur laquelle on grave mille Cachets diférens, un Sable mouvant, qui perd, au soufle du moindre Zéphir, les Caractères

qu'il avoit reçû. En éter, représentés lui combien le tems est précieux, soit à cause de la rapidité avec laquelle il s'écoule, soit parce que la perte en est irréparable : Vous trouverez un Ecolier docile, qui entre dans vos raisons, & qui très souvent même les apuie par de solides Réflexions. Il vous avouera sans peine, qu'il a eû tort d'avoir fait jusqu'à présent un si mauvais usage de son loisir, que ce n'est qu'avec regret qu'il y pense, qu'il est confus de se voir en arrière, mais qu'aujourd'hui, qu'une triste expérience lui fait sentir les funestes éfets de sa faute, il y renonce pour toûjours; il ne veut plus s'entretenir que de bones choses; les Devoirs de sa Vocation feront dans la suite les seuls objets de ses soins. Le Jeu, ce pernicieux amusement, ne l'ocupera jamais; la Paresse ne l'engagera plus dans un Someil excessif, & un Travail assidu va le mettre à couvert de tous les maux qu'enfante l'Oisiveté; mais voyons un peu coment il remplira de si beaux Dessesins. D'abord la tête remplie de ses grands projets, il court à l'exécution, & vole pour ainsi dire, dans son Cabinet. Là il prend toutes les précautions nécessaires, pour se garantir des surprises d'un Importun, il se retranche, barricade sa porte, ferme sa Fenêtre, & défendu par un tas d'Auteurs, qu'il feuillette sans choix, il semble

que rien ne sauroit le débusquer de ce Fort ; cependant ses Amis étonez de son absence , le cherchent avec empressement ; sa présence est nécessaire. Une Partie que l'on propose le demande , il a de l'Argent , la Poule est facile à plumer : On ne le trouve pourtant pas. Qu'en penser , dit l'un de la troupe ? Seroit-il chez lui à ces heures ? Il faut qu'il soit incomodé , dit l'autre , car enfin il n'y a qu'une Maladie qui puisse le retenir chez lui. D'accord disent-ils , d'une comune voix , mais que faire ? Il faut s'en informer. Aussi-tôt dit , aussi-tôt fait. Cet Escadron de Fainéans s'avance à grand pas vers sa Maison , frappe à grand bruit à sa Porte. Le premier coup met cette Tête legere en mouvement ; il se lève , jette ses livres , reconnoissant la Voix de ses dangereux Amis. Ce lâche se rend ; les belles Réflexions qu'il venoit de faire s'évanouissent , sa Raison l'abandonne , il s'engage & tombe insensiblement dans le piège.

Je me ris de cette prétendue *Parisienne*. Jour & Nuit elle consulte la Grammaire , forge des mots nouveaux , en explique la force & les propriétés , en déclame la Prononciation. Elle soutenoit plaisamment l'autre jour , en bonne Compagnie , que Chirurgien étoit un mot vulgaire , & sans forme de Procès , elle condamna de Rouillé Richelot ,

pour avoir eû la hardiesse d'avancer contre ses idées, qu'il n'y avoit que les Gens du commun qui dissent *Sirurgien*. Ses Domestiques instruis dans l'art de plaire, forment de leur côté, à l'exemple de leur Maitresse, une Ecole de Correction,

Il est vrai que l'on s'ue à souffrir leurs Discours.

Je me ris de la belle *Aricie*. Ses Vertus, ses Graces, un Port majestueux, tout m'a forcé de retirer le Serment que j'avois fait à *Cithère*, de ne plus livrer mon Cœur à l'Amour; tout m'anonce, [par sa froideur, que je n'ai aucune ressource que celle de *Leucade*, mais,

*A la Nature rendons 'grace ,
D'avoir fait nos Cœurs à rebours ,
Et que l'un est rempli de glace ,
Dès que l'autre est rempli d'amour.*

Je me ris de cette fière Coquette, qui tâche d'enlasser par ses manières, ceux auxquels sa fierté ne lui permet pas de se découvrir.

Je me ris de cette Précieuse ridicule, qui se croit belle sans Beauté, riche sans Biens, spirituelle sans Esprit. Parlés lui d'amour en Compagnie, elle ne vous pardone point; faites le dans un tête à tête, elle vous autorise,

Je me ris de ces deux Saintes du Vendredi. Il n'est que sept heures , regardez cet air religieux , ne croïrés vous pas qu'elles ont fait vœu de Célibat. Suivons les un moment : Elles ont presque parcouru toute l'Eglise. Point de place bon Dieu , dit l'une, que ferons nous ma Sœur. A ces mots entrecoupés , tout un Banc charitable se presse pour faire place à nos Dévotes; on leur fait signe , on les apelle; mais mes deux Comères sortent déjà à grands pas du Temple. Quelques perſones indiscretés m'ont assuré , que c'étoit un Rendez-vous.

Je me ris des amusemens d'*Ariston*. Nul Mortel ne se croit plus fortuné. Il joint à une foule de Faquins Parasites , un nombreux Cortège d'Animaux carnaciers. Jusqu'à midi , nulle autre Compagnie. *Monsieur est en affaire*. Enfermé dans un vaste Salon , il leur enseigne à prévenir de bonne heure leur naturel. Pour cet éfet , il lâche dans une vaste Plaine un Poulet , où une timide Colombe ; aussi-tôt ces Habitans des Montagnes, fondent sur la Troupe emplumée, & sécondés de nôtre *Icare* , avalent à grand Gozier , ces foibles Animaux. Tantôt s'élaçans d'un vol rapide , ils vont chercher fortune dans la basse Cour des Voisins. L'on court, l'on s'avance, aux cris de leur désordre , tout est en rumeur ; ces trois mots

délusifs arrêtent la fureur , *C'est pour le Roi.*
 Pour moi je me contente de penser ,

*Que pour bones raisons ,
 J'enfermeroie ce Foie aux petites Maisons.*

Je me ris de cet Eféminé, de ce vigilant *Argus* , qui ne s'étudie qu'à parer son corps. Les Frimats de l'Hiver, l'Intemperie des Saisons, les Pluies, les Brouillards, ne fauroient aporter aucun dérangement à l'œconomie de sa Perruque. Le Chapeau sous le bras, il affronte les tems. L'arrangement de sa toilette, l'entretien de son visage, sa coëfure à la moutonne, l'ornement de ses habits, sont les seuls soins qui l'ocupent. Demandez lui quels sont les plis qu'il faut doner à une Cravate, dequel air on trouffe un Chapeau, il vous fatisfera. Vous pouvés encore l'interroger sur l'exercice de la Tabatière, le mouvement de la Canne, & le Langage des yeux, ce sont là des matières de sa compétence, mais ne le poussez pas plus loin, à moins que vous ne vouliés le réduire à un honteux silence, ou à un impertinent discours : Je me flate que parlant profaiquement, mon Fat se reconoitra sans peine.

Je me ris de cet Insensé, que le Démon du Jeu possède. Assujetti à ce cruel Tiran, il ne peut vivre hors de sa Domination. Sa

vie est morte si elle n'est animée par le Jeu. Ses Passions languissent, son Esprit désœuvré s'abat, sa Conversation s'épuise, l'ennui l'acable & la tristesse le saisit. Mais voyons un peu quels seront les Fruits de ce grand attachement, & pour cet effet regardons-le, je vous prie, jötter pendant quelques momens. Soutenu par l'espérance d'un gain considerable, il forme d'abord dans son Esprit mille beaux Projets. Son Imagination l'élève au plus haut point du bonheur. Dans ces rêveries, il se persuade que la Fortune n'en veut qu'à lui. Flaté de cette douce manie, il compte déjà sur ses doigts, le profit qu'il pourra faire. Mais quelle est sa surprise, bon Dieu, lors qu'à l'aspect d'une Carte ou d'un Dé, il voit ses espérances frustrées, ses Châteaux renversés; ses Finances épuisées! C'est alors, que changeant vingt fois de couleur en un instant, il donne tous les symptômes d'un possédé. Tantôt biême, il porte la mort sur son Visage, tantôt écumant de rage, la fureur y est peinte. Ses Yeux étincelans de colere, son Cœur ferré de dépit, ne peut prononcer une seule parole. Enfin il se décharge. Sa bile se répand à grands flots; il jure, il tempête, il accuse Ciel & Terre de son malheur, & dans l'excès de son désespoir,

poir, cet Impie attaque jusqu'à la Divinité par ses Blasphèmes.

Je me ris de ce Malade imaginaire, qui toujours dans les remèdes, fait de son Corps un Magasin de Médicamens. Aujourd'hui un Ptifanne laxative lui fert de Potion, demain un Lavement achève de dissoudre une matière trop crasse. Sa Machine ne joue plus que par artifice, & les Ordonnances de son Médecin sont si fréquentes, que Mr. *Purgon*, son Apoticaire, à peine à les exécuter. Encore si toutes ces précautions pouvoient le guérir, mais hélas, ce n'est pas dans le Corps que gît son Mal, c'est à l'esprit qu'il faudroit apliquer le remède, & je le répète,

Que pour bones raisons

J'enfermerois ce Fou aux Petites Maisons.

Je me ris de l'humeur bifare de *Chloë*. Toûjours d'un Caractère différent, elle me fournit de nouvelles Scènes. Aprésent elle veut un Vólant, un moment après elle change d'idée, & courant d'objet en objet, elle n'est jamais contente. Son Esprit s'enflame au moindre soufle, sa Langue est un perpétuel *Ætna*. Toûjours en mouvemens elle n'est bien, que là où elle n'est pas.

Je me ris de ce Fainéant, qui passe tout son tems, où à ne rien faire, ou à mal faire.

S'il s'occupe c'est à battre inutilement le Pavé, c'est au Jeu, c'est à la Chasse. S'il est avec ses Amis, c'est à boire, c'est à manger, c'est à manier des Cartes, c'est à médire, à jurer, à s'entretenir de Discours frivoles & deshonestes. S'il est dans son Cabinet, c'est à renverser ses Livres, à les feuilleter sans choix, où s'il se fixe, c'est à des Lectures dangereuses, qui salissent l'Esprit & corrompent le Cœur. S'il est avec des Personnes graves, il languit, il baille, il fait mille mouvemens, qui marquent son inquiétude, & ne cherche qu'à se dérober aux yeux de la Compagnie. Si quelquefois la bienfiance l'entraîne à l'Eglise, il scandalise tous ceux qui sont à ses côtez, soit par des regards criminels, soit par un honteux assoupissement, soit par son babil, soit par ses postures indécentes.

Je me ris de ce Fat, qui ne parle que de lui même, de ses Parens, de ses Amis, de son Equipage. Son Corps, si on l'en veut croire, est sans défauts; son Air est prévenant, ses Manières sont grandes, sa Taille est des mieux prises, sa Jambe est faite au tour; son Esprit est encore plus parfait. Rien n'est au dessus de sa Sphère; il raisonne de tout, s'érige très souvent en Juge, sur les matières les plus importantes. Si quelqu'un l'attaque, c'est un téméraire, qui ignore son Crédit; il a des Amis, des Parens en Cour,

une partie du Parlement est dans la manche. Ce n'est pas tout, il vient encore m'embarasser de son Train. Toute sa Maison me passe devant les yeux; ses Meubles sont magnifiques, sa Vaiselle est des mieux travaillées, sa Berline est sans pareille, les Peintures en sont inestimables, & ses Chevaux feroient honneur à un Prince. Il ne s'en tient pas là, il me promène jusques dans sa Cuisine. Tout y est exquis, tout y est consommé. Sa Cuisinière excelle, son Manger n'est qu'*Ambrosie*, & son Vin, le plus précieux *Nectar*. Enfin, come s'il ne m'avoit pas fourni des preuves suffisantes de sa Noblesse, sans me doner le tems de l'interrompre, il me présente encor deux Autels superbes, Monumens de l'honneur de sa Famille:

Il n'en dépeint les faces
Et me conduit après dans de belles Terrasses.
Ici s'offre un Perron, là règne un Corridor;
Là, ce Balcon s'enferme en un Balustre d'or.
Il compte des Plafonds, les ronds, & les ovales
Ce ne sont que Festons, ce ne sont qu'Astragales.
Alors ne pouvant plus contenir mon aigreur
J'éclate, & je me ris de ce vain Discoureur.

Je me ris de ce Libertin, de ce Sacrilège, qui foule aux pieds tout ce qu'il y a de plus vénérable, & de plus sacré parmi les Homes. La Religion, suivant lui, est un

Système qui n'est fondé que sur d'anciennes Coutumes, sur de vieilles Opinions. C'est un amas de Contes, & de Fables ridicules : Une fausse Invention de la Politique; un Fantome qui n'a de réalité, que dans l'Imagination, un Jouet propre à amuser les Enfans. L'Immortalité de l'Ame est une agréable Fiction, dont on se berce. L'Idée d'un Jugement avenir est chimérique, l'Espérance d'un Bonheur éternel est une Illusion de l'amour propre, & la Crainte de l'Enfer une Terreur panique. En un mot toutes ces belles & consolantes Vérités, que la Raison & l'Ecriture Sainte nous enseignent, ne sont que de vains préjugés, une suite funeste de l'Education, & une marque autentique de nôtre ignorance. Que de profanations ! Que d'erreurs, bon Dieu !

*Mais un jour par ta force égalant ta Justice
Un jour tu sortiras pour détruire le Vice,
Tel qu'un puissant Géant au Combat préparé
Tu atteindras par tout. Tout craindra ton Tonnerre:
Tes yeux verront par tout, & par toute la Terre
Rien n'est si ténébreux qui n'en soit éclairé.*

Je me ris de ces Gens double de cœur, dont la Bouche souffle le chaud & le froid. Que pensés-vous me disoit l'autre jour en confidence, un de ces Hipocrites, que

pensez-vous de *Lycidas* ? Pour moi je crois qu'il a perdu le Bon-Sens. Le Jeu lui a tourné la Cervelle. Tous les jours il tombe dans de nouveaux excès. Sa Conduite est un tissu d'extravagances. Sur ces entrefaites *Lycidas* nous aborde, & nôtre Home changeant aussitôt de langage, le salue d'un air riant, l'embrasse, lui ferre la main, & s'informe avec chaleur de la manière dont il passe son tems. Affectez bien répond *Lycidas*, affectez bien pour ne pas s'ennuyer. Le Jeu, quoi qu'on en dise, est un agréable amusement. J'y passerois volontiers les jours & les nuits. Vous avez raison, lui dit nôtre *Tartufe*, c'est un passe tems bien inventé ; il en coute quelquefois, il est vrai, mais l'Argent n'est fait que pour se divertir : Quelle duplicité, mais enfin ;

Sachez me démentir, Tartufe ; en Honête-Home ; Amendez-vous toujours, j'irai le dire à Rome.

Je me ris de ce Fanfaron, qui n'a de bravoure que dans ses Discours ; à l'entendre raisonner, vous diriez qu'il est tout Courage. Sa Prudence est cependant plus extraordinaire, que sa Valeur. S'il se rencontre dans une occasion dangereuse, il s'échape avec adresse de la mêlée, & confiant son salut à la légèreté de ses pieds, une prompte fuite transporte ce Héros en lieu de sûreté.

S'il est nécessairement engagé dans l'action, ce n'est pas un de ces Téméraires, qui combattent de pied ferme; on risque trop à se défendre de cette manière. Que fait-il donc? toujours en mouvement & agité par le beau feu qui l'anime, il met hors d'haleine son Ennemi, qui est obligé de le poursuivre. Tantôt il se retranche derrière une Haie, tantôt il se rend invisible à la faveur d'un Arbre, il creuseroit volontiers la Terre, pour se cacher dans ses entrailles. Enfin, s'il ne peut résister à ses poursuites, il tâche de l'attendrir par ses prières & ses larmes: Belle manière de combattre! Rare exemple de prudence, qui mérite bien cet Epitaphe.

*Je ne fûs point batant de peur d'être battu,
Et l'humeur débonnaire fût ma grande Vertu.*





M E M O I R E S

De S E T Y.

XIX. L E T T R E

*Mis SIDRY à SETY LOOLY. Charlesbury
le 8. Octobre.*

COment ma *Séty* a-t-elle pû croire , que j'aie cessé un instant de l'aimer & de penser à elle ; & coment puis-je lui pardonner une si grande injustice ? Ne devrois-je pas plutôt l'acuser à mon tour de légèreté ? Non, je ne le dois pas ; je serois aussi injuste qu'elle , en m'offensant d'un reproche, qui me prouve son Amitié. Mon Cœur me l'avois bien dit , que ma *Séty* seroit alarmée ; je me suis reprochée cent fois les inquiétudes , que je lui donnois par mon silence ; mais qu'il est doux de s'entendre confirmer ce que nôtre Cœur nous a dit ! C'est une si grande douceur pour moi de m'entretenir avec vous , que je n'ai point voulu m'y livrer avec la crainte d'être interrompue. A présent que me voilà établie chez ma Tante , qui m'a amenée à sa Campagne , où je passerai

encore quelque tems , je n'ai plus rien qui m'empêche de reprendre une si douce occupation ; & avec quelle Volupté ne la reprend-je pas ! Il n'y a que ma *Séty*, qui puisse la comprendre.

Je plains beaucoup l'aimable *Fany*. Ses maux , quoiqu'imaginaires , n'en font pas moins réels & n'en font que plus difficiles à guérir. L'Imagination une fois séduite , peut seule porter elle même le remède aux maux , qu'elle a produits , & ce n'est , pour ainsi dire , qu'après avoir parcouru toutes les erreurs , qu'elle peut rentrer sous les Loix de la Raison. Continués moi , je vous prie , son *Histoire* ; son Sort m'intéresse , ses Réflexions m'amusent ; c'est le Tableau naïf d'un Esprit vif , que l'apparence a séduit. Un bon Cœur ; du Génie , du Penchant à la gaieté , voilà les heureuses Dispositions , qui ont causé les malheurs de *Fani* , pour s'être développées dans ce tourbillon , qu'on appelle le Grand-Monde : Croiés moi , *Chère Séty* , ce qui nous rend le plus propre pour la Vertu , nous expose le plus souvent aux Ateintes du Vice. Les Circonstances nous maitrifient presque toujours ; elles décident le but , & le but décide de nôtre mérite & par conséquent de nôtre bonheur. Ce n'est assurément qu'un heureux hazard , qui fait que nous nous atachons à des choses , qui ren-

ferment en elles mêmes de quoi occuper & de quoi étendre vos Facultés : Les Idées sont la nourriture de l'Imagination : Elle s'épuise bientôt dans le grand monde, où elle ne s'exerce que sur des sujets, qui ne lui en présentent qu'un petit nombre, & n'ayant plus rien à faire, elle enfante le dégoût & l'ennui; il ne lui reste qu'un Sentiment confus des Plaisirs qu'elle a perdus; Sentiment, qui répond dans l'Ame le vuide, & l'inquiétude. Alors, pour oublier s'il étoit possible, qu'on pourroit être plus heureux que l'on est, on se replonge dans le Tourbillon. En general, nôtre Ignorance & nôtre Activité, sont les excuses de tous nos maux, & nous lisons nôtre grandeur, jusques dans nos foiblesses. Mis W. a beau vanter les agrémens du Grand Monde, ils ne s'établissent jamais que sur les débris des véritables. Nos vrais plaisirs sont des Fleurs délicates, qui ne prennent Racine que dans la tranquillité. La Réflexion est un Soleil propice, qui les fait croître & qui les embélit; le bruit les étouffe, & un grand éclat est un Soleil trop ardent, qui les abat & les flétrit. Que nous serions heureux, si nous pouvions joindre les idées acquises par l'Expérience, à la vivacité des sensations de nôtre âge; mais tel est nôtre sort, que nôtre Jugement ne se perfectionne, que lors que nous n'en avons plus à faire.

On m'interrompt ; on m'anonce des Visites. Que cette Bienfiance est incomode ! C'est encore un Tiran de nos plaisirs. Tout nous pille ; l'Avenir, la Réputation, mille autres Préjugés ! Nous sommes exposés à des Vols continuels. Quel Trésor ne faut-il pas que nous possédions, pour pouvoir survenir à tant de pertes ?

Je reprends la Plume pour vous faire entrer en conoissance, *Chère Sétty*, avec les Visites qui m'ont interrompue. C'étoit Mis L. jeune Personne du voisinage, suivie de Milord R. jeune Home, que je ne conoissois point ; & du Chevalier S. L'un me plût. Dès le premier abord. Il joint à des Manières aisées, à une Politesse naturelle, un air vif & modeste ; à une Phisionomie remplie d'expression, à laquelle l'examen en découvroit toujourns d'avantage, une très jolie Figure. Il paroissoit avoir beaucoup d'attention pour Mis L. qui de son côté, n'en paroissoit pas fâchée : Elle ne laisse pas cependant d'écouter aussi assez favorablement, l'autre jeune Home, qui l'avoit acompagnée. Coment se peut-il, me suis-je dit à moi même, qu'un Fat soit soufert avec un aimable Home. Après les premiers Complimens, ma Cousine adressant la parole à Milord R. lui fit quelques questions sur ses Voiages. Il y répondit d'une façon qui acheva de

m'enchanter. J'étois si occupée à l'écouter, que j'en oublois d'entretenir Mis L. Ma Cousine, qui s'en aperçût, me fit un Compliment sur mon bon goût & proposa un tour de Promenade. Milord m'entretint tout le tems qu'elle dura & sa Conversation me fut d'autant plus agréable, que je ne m'étois jamais trouvée tant d'Esprit. Il ne me dit point de Galanterie; il sembloit vouloir m'insinüer, par ses Discours, qu'il ne me croioit pas sensible à de pareilles Louanges. Pouvoit-il mieux s'y prendre pour flater mon Amour propre ? Le Chevalier S. me regardoit de tems en tems d'un air de pitié, que je ne manquois pas de lui réfléchir aussi-tôt. Sa Fatuité & son Impertinence lui sont assurément très nécessaires. Elles lui donent une Phisionomie, avantage dont il seroit privé sans ces secours. Mis L. a une très jolie Figure, de la Bonté, de la Politesse, un Commerce agréable, de la Legéreté, un peu de Coquèterie, mais très peu; plus de Jugement que d'Esprit. Je lui crois un Cœur sensible, malgré son air glacé, car j'ai remarqué, qu'elle aimoit à être trouvée jolie. Je m'informois auprès de ma Cousine, dès qu'ils se furent retirés, de plusieurs particularités touchant Milord R. Elle me dit, qu'il étoit Maître de lui même; qu'il étoit actuellement chez une Tante, qui vouloit le faire son Héritier;

c'est , continua-t-elle un Génie supérieur , il a de grandes Connoissances , il est aimé généralement de tous ceux qui le conoissent , il a l'Esprit insinuant , il est fort dangereux auprès des Femmes. Quel dommage , qu'il soit un peu Libertin ! Je ne fis guères d'attention à ce dernier trait ; je conoissois ma Cousine pour une de ces bones Persones , à qui leur pénétration fait toujours découvrir quelques *mais* , & qui croient qu'avec un *il est bien dommage* , il est permis de tout dire.

Adieu ! *Chère Sétty* ! Assurés Mis *Fani* de mon Amitié , & dites lui que je me croirois trop heureuse de pouvoir lui être utile. Adieu encore une fois , très *Chère Sétty* ! Donés bientôt de vos Nouvelles à Vôtre &c.

XX. L E T T R E.

SETY à *Mis SIDRY*. *Harbourough* le 16.
Octobre.

J'Avoüe mes torts , aimable *Soucty* ! Oui ! j'ai été injuste d'oser douter un instant de vôtre amitié , mais le véritable Sentiment , est-il sans crainte ? L'on aime foiblement , lors qu'on se persuade qu'on vous rend le change ; plus l'on aime , moins on se croit digne d'être aimé. En vain je voulois trouver des raisons de vôtre silence , mon Cœur , tout occupé de vous , ne pouvoit penser qu'au

vôtre & l'acuser seul. Mais quelle douceur d'être rassurée ! Mes craintes & vos assurances auroient , s'il étoit possible, augmenté mon amitié.

Vous voilà donc à la Campagne , mais moins solitaire que nous , où aucune Visite ne nous interromt. Le Voisinage est *maussade* & Miladi préfère d'être seule à la fatigue d'amuser des Gens ennuians. J'admire le parti qu'elle tire de la Solitude ; faite pour un Monde qu'elle a aimé avec passion , elle a sù sans peine , passer 4. Hivers seule- absolument avec Charlotte , qui n'est guères une Compagnie : Cette Femme , livrée à un tourbillon , auquel elle étoit acoutumée , a sù s'en tirer pour se mettre à son œconomie , & plus encore aux soins de répandre ses Bienfaits sur tout ce qui l'environe. Cette même Miladi , si vaine , qu'elle dédaigne tout ce qui n'est pas Lord , ne trouve pas au dessous d'elle d'aller chez des misérables , voir ce qu'ils ont besoin & le leur procurer. Qu'on trouve dans l'Home de grandeurs & de bassesses !

Si l'Histoire de *Fani* vous a intéressé sans la conoitre , jugés chère Mis , quel éfet elle devoit faire sur une Amie , que ses qualités lui ont aquises pour toujours. Je vais suivre son Recit. Voici de quelle manière cette aimable Mis continua.

Le même dépit qui m'avoit fait quitter la Ville avec empressement me persuada, que j'allois trouver la Campagne délicieuse. Le dégoût m'avoit rendue Philosophe, je me promettois des plaisirs infinis dans la Lecture. Quelle volupté, me disois-je, de pouvoir, éloignée des Fats qui critiquent nôtre conduite, s'ocuper de tout ce que la Nature nous présente d'agréable ! Quelle différence, de s'amuser de ce Tableau diversifié, aux fades amusemens d'examiner une troupe d'Etres végétans, qui tous sont uniformes par leur ridicule. Vous voies, continua *Fani*, qu'à 17. ans je ne raisonois pas mal.

Je me livrai d'abord avec avidité à mon Plan ; il étoit nouveau, il m'enchantait. Je lisois ; je voulois m'instruire ; la vanité d'être Savante, espèce de Coquèterie, me soutint quelques Mois, mais plus j'avancai dans la Science, plus cette vanité s'évanouissoit. J'en sûs assez au bout de 6. mois, pour sentir que je ne favois rien ; cette conoissance si utile m'humilia. Je jettai mes Livres & résolue de m'apliquer à des Recherches plus aisées, les Fleurs, les Papillons, par leur diversité, m'amusèrent quelque tems ; mais moins diversifiées que l'Histoire & la Logique, auxquelles je m'étois appliquée, leur règne fut plus court : Je començai bientôt à trouver la Campagne insipide ; l'idée

que je m'étois faite d'y passer l'Hiver me parût éftraïante. Quel plaisir , me disois-je , trouve-t-on à contempler la Nature ? Elle est belle , mais ne l'est-elle pas d'avantage , au milieu des Homes , son plus parfait Ouvrage ? N'est-il pas plus agréable d'examiner des Homes que des Fleurs ? Le Chant de l'Opéra , où les Mortels ont déployés leur industrie , ne vaut-il pas les ennuïans gafouillemens des Oiseaux ? Ces perfides Réflexions ne prirent que trop d'empire sur moi , & l'ennui en fut bientôt le fruit. Mon seul plaisir étoit de m'enfermer dans ma Chambre , de me mettre à ma Toilette , de minauder devant une Glace. Mon Visage m'étoit nouveau ; il me plût & je sentis bientôt le regrèt de ne pouvoir le faire plaïre à perfone. Quelques Romans m'amusoïent encore , mais en achevant de m'échauffer l'Imagination , par la peinture du monde la plus féduïfante , ils mirent le comble à mon ennui , qui dégénéra bientôt en mélancolie. Ma Mère s'en aperçût. Elle m'aimoit plus qu'elle même , & propofa à l'Amirale de me reprendre. Ma Tante m'aimoit trop pour n'y pas confentir avec emprefsement. Mon Père me remena à *Londres* à l'ouverture du Parlement.

Les transports que je sentis , en revoïant
la

la Ville-font in inexplicables. Je croïois n'y pouvoir pas fufire.

Milord *Glafton* & le froid *Stafor*d étoient chez ma Tante, lorsque j'arrivai. Le premier montra, en me revoïant, cette joie douce, qui prouve l'amitié. *Stafor*d me dit; que j'étois grandie & ajouta à demi bas, que la Campagne m'avoit embélie: La fin de fa phrase, que peut être je ne fis que deviner, me fit pardonner le ridicule du comencement. On me demanda à quoi je m'étois ocupée? J'avoüai naïvement les éforts que j'avois fait pour m'amuser: Ah mon Dieu, s'écria ma Tante, de la Logique! Mais qui vit jamais étudier la Logique à vôtre âge! Je ne fuis point surprise que vous aïés maigri: Savés vous, *Fani*, qu'il y avoit de quoi vous tourner la tête. *Stafor*d leva les Epaules; je ne fais, dit-il, d'un air ironique, lequel est le plus ridicule d'une Femme qui ne fçait rien, ou d'une qui veut tout favoir.

Fani, dit modestement *Glafton*, a l'Efprit fait pour aprendre à l'avoir julte; mais c'étoit à fa Raïson & non à l'ennui de lui en montrer la route: Si vous y consentés, aimable Mis, je vous prouverai que ce n'est point un Art fi dificile, & à Madame qu'on peut le posséder fans en être moins jolie.

En vérité, vous êtes excellent, reprit ma Tante! Apprendre la Phisique ou la Lo-

gique, je crois que cela revient au même à une Fille qui a les Dons de *Fani*. Vous êtes amoureux ; ce sont de ces idées qui vous sont propres.

A ce mot d'amoureux, je regardai *Glaston*, qui rougit. Rougir, s'écria ma Tante: Ah ! d'honneur cela est délicieux ! Etes vous fâché, que *Fani* apprenne, que vous l'aimés ; que depuis son départ vous n'avez été occupé que d'elle ?

Je me trouve, dit *Glaston*, en jettant sur moi un regard timide, si peu fait pour plaire à *Mis W.* que je ne puis que craindre un ridicule, en avouant des Sentimens, que ses charmes justifient.

Mais en vérité, repris-je, en regardant *Stafford*, come pour deviner ce qu'il pensoit, vous me charmés ; je craignois d'être devenue maufade en Province. Le premier instant que j'arrive, on me prouve le contraire ; cela est flateur. Mais, *Madame*, je je crois m'habiller pour l'Opéra. Il y un Siècle que je ne l'ai entendu. Je vais m'ajuster pour vous accompagner. Je partis, laissant *Glaston* interdit, & *Stafford*, qui par ses regards, sembloit se moquer de lui. A peine parûs-je, que cette foule de Jeunesse, qui m'avoit suivie, vint dans nôtre Loge me féliciter sur mon retour. Que ces soins me parurent flateurs ! La Musique &

ma Vanité fatisfaite mettoit mon Ame dans un délire, que sûrement aucun plaisir ne peut égaler.

Je me livrois pendant 2. Mois à ce tourbillon, auquel les jours ne pouvoient suffire. Le Baron de L. avoit été quitte par l'Amirale pour le grand Lord S. d'une figure charmante, d'un Esprit amusant, mais factirique, dangereux avec les Femmes; les mistères même, dont il couvroit ses Intrigues, les perdoient. Ma Tante s'en étoit véritablement coefée; ses plaisanteries avoient éloigné *Glaston*, qui venoit plus rarement chez nous. *Stafford* devenoit mon Conducteur en partie quarrée; je me trouvois souvent seule avec lui. Il començoit à laisser cet air de hauteur, causoit avec moi, & sembloit essaiier de me plaire. Qu'il étoit aimable alors! Une façon de penser délicate, juste; un comerce doux, paroissotent contradictoires à sa hauteur; ses yeux si froids, si dédaigneux me sembloient peindre l'amour, lors que je les surprinois attachés sur ma figure. Mais reprenant cet air indifférent, à l'instatit il faisoit évanouir l'esperoir que j'avois de lui plaire. Jamais un Amant ne gagne plus sur nôtre Cœur, que lors qu'il nous fait desirer d'avoir le sien. Trop sûre d'une Conquête, la Vanité fatisfaite, laisse le Cœur vuide, mais ces

craintes, ces manèges, que nous emploïons, pour assurer une Conquête, nous acoutument à penser à cet Objet, & en nous en occupant l'insinüent dans nôtre Cœur.

Glaſton, depuis le prémier jour, ne m'a-voit plus parlé de sa tendresse. Je n'en étois pas moins persuadée qu'il m'aimoit encore. L'air froid même, qu'il affectoit avec moi, me le prouvoit. Sa tristesse, que j'attribuai à ma cruauté, me faisoit pitié : Je me repentois de l'avoir traité avec tant de mépris. Vous m'avez ofert, lui dis-je, un jour, qu'il sembloit plus chagrin qu'à l'ordinaire, de continuer avec moi mes Etudes. J'ai des instans, dont je ne fais que faire : Voulés vous vous charger de les remplir ? Vous badinés Mis ! Des instans ! La Cour qui vous environne peut elle vous en laisser ? Mais, oui Milord, & je vous prie au nom de l'amitié, que vous m'avez promise, de me doner une heure chaque jour. Soiés mon Maître, si vôtre Disciple est ignorante, elle fera du moins docile.

Glaſton me regarda, come pour lire dans mes yeux le sens de mon propos. J'avois l'air affectueux. Il soupira. Ah Mis ! . . . Mon Amitié ! . . . Mais non ; il est l'heure de l'Opera ; allés vous habiller.

Je le vois , repris-je , d'un air tendre ,
Vous ne m'aimés plus . . .

Je ne vous aime plus injuste *Fany* ? . . .

Eh bien *Glaston* , rendés vous à mes prières . . . Il y consentit enfin ; revint chaque jour & pendant deux Mois fut acquérir mon amitié.

Il y en avoit quatre que je jouissois à *Londres* d'un contentement parfait : *Courüe* de toute la Ville , adorée de *Glaston* , amusée de *Stafford* ; lors que le Lord S. s'avisa de quitter ma Tante pour moi. En vain fis-je mes efforts pour le rebuter ; en vain lui représentai-je les chagrins qu'il me causeroit , en me brouillant avec ma Tante. Comme il ne m'aimoit pas , rien ne pût l'empêcher de continuer ses soins. Ma résistance , mes froideurs ataquoient sa gloire : Il crût que la jalousie seule m'empêchoit d'être à lui , & pour me l'ôter , après les plaisanteries les plus mauvaises , il quita ma Tante en plein , pour se donner à moi.

Ma Tante n'étoit pas méchante , mais elle adoroit S. Quelle Femme m'auroit pardonnée ? J'essuai tout le feu de son courroux & l'ordre de partir le lendemain. Quel coup de foudre ! *Glaston* présent à cette Scène ne vit pas plutôt l'Amirale fortir , que se plaçant à côté de moi ; S. vous perd me dit-il tendrement , vôtre Tante ne se

contentera pas de vous chasser , elle voudra justifier ce procédé près de Milord , en vous donant tout le tort. Le même bruit, elle le repandra pour réparer sa Gloire. Je ne vois qu'un moien pour vous tirer de ce pas. Donés moi vôtre main , adorable Mis ! Permettés moi de vous accompagner & d'aler demander le Consentement à vôtre Père. Je fais que vous ne m'aimés pas , mais je crois que vous n'aimés rien , & peut être mes soins pourront ils gagner un jour vôtre Cœur.

Je me vois obligée d'interrompre encore ici l'Histoire de *Fany*, dont vous aurés la fin au premier Courier. Milady veut faire sa Partie. Dans cet instant , que je hais le Jeu ! Je me vois obligée de préférer ce frivole amusement , au plaisir de vous assurer combien je vous aime.

SETY LOOLY.



PRIX ACADEMIQUES.

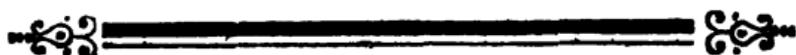
LE 25. du Mois d'Août 1757. Fête de *St. Louis*, l'Académie Française donera deux Prix, un d'Eloquence & un de Poësie, qui seront chacun d'une Médaille d'Or, de la valeur de Six Cents Livres. Elle propose pour sujet du Prix d'Eloquence: *Les Bienfèances sont des Loix pour le Sage.* Il faudra que le Discours ne soit que d'une demi-heure de lecture au plus. On ne recevra aucun Discours sans une Aprobation signée de deux Docteurs de la Faculté de Théologie de *Paris*, & y résidans actuellement.

Le même jour, elle donera le Prix de Poësie, à un Poëme d'environ cent Vers *Aléxandrins*, dont le sujet sera au choix des Auteurs. Mais en même tems elle avertit, que les Pièces conües, de quelque manière que ce soit, seront mises au rebut.

Toutes personnes, excepté les *Quarante de l'Académie*, seront reçues à composer pour ce Prix. Les Auteurs ne mettront point leur nom à leurs Ouvrages, mais ils y mettront un paraphe, avec une Sentence ou *Dévisé* telle qu'il leur plaira. Ceux qui prétendent aux Prix, sont avertis que les Pièces des Auteurs qui se feront fait conoitre, soit par eux-mêmes, soit par leurs Amis, ne

concourront point ; & que Mrs. les Académiciens ont promis de ne point opiner sur celles , dont les Auteurs leur seront connus :

Les Auteurs seront obligés de faire remettre leurs Ouvrages, avant le premier jour du Mois de Juillet prochain , à Mr. Brunet , Imprimeur de l'Académie Française , Rue St. Jacques , & d'en aفرanchir le Port , autrement ils ne seront point retirés.



A V I S.

LE Sieur GIRAudeau , l'aîné , Négociant à Genève , sensible à l'acueil dont Mrs. les Comerçans ont favorisé la Nouvelle Edition de la *Banque rendue facile aux principales Nations de l'Europe* , leur donne avis 1°. qu'il a mis sous Presse depuis deux mois, un *Abrégé des Combinaisons des Prix des Changes des principales Places Cambistes* , suivant l'usage des Banquiers , qu'il avoit composé pour le sien propre ; que cet Abrégé , qui est un Supplément de la Nouvelle Edition de sa Banque & du même format , est précédé des *Instructions nécessaires & des Directions pour tirer avantage des égalités qui résultent de ces Combinaisons* , & qu'on peut s'en servir sans savoir la Règle Conjointe 2°. Que ce Supplément paroitra le 13. du Mois de Décembre prochain , & que les Personnes qui

ont déjà la Nouvelle Edition de la Banque, &c. & celles qui l'acheteront jusques au 15. du mois de Novembre, ne la paieront que 15. sols Argent courant de *Genève* en feuilles, & que les autres qui l'acheteront en particulier, la paieront demi Ecu. 3^o. Que cette différence en faveur des premiers, est pour leur tenir lieu du Tarif des Droits d'entrée & de sortie des Marchandises en *Russie*, qu'il avoit promis de leur donner *gratis*; parce que dans la Traduction qu'il en a fait faire, on a laissé plusieurs articles, peut-être essentiels, en blanc, ce qui l'obligera de faire venir de *Petersbourg* ce Tarif, traduit sur les lieux en François. 4^o. Que pour la comodité des Comis des Banquiers & des Négocians, il a fait tirer un petit nombre de cet Abrégé *in octavo*, sur de magnifique papier; que les Persones qui souscriront chez lui pour ce dernier format, jusques au 15. du mois de Novembre prochain, ne le paieront que vingt sols courans de *Genève*; savoir, la moitié en souscrivant, & l'autre moitié en retirant l'Exemplaire en feuilles, & que les Persones qui n'auront pas souscrit, le paieront demi Ecu. 5^o. Enfin, ledit Sieur GIRAUDEAU prie les Persones qui auront occasion de lui écrire, pour lui demander de ses Ouvrages, de vouloir bien afranchir leurs Lettres, au

de les lui faire tenir sous couvert de quelqu'un de leurs Correspondans.

NOUVEAU COURS THEORIQUE DE COMMERCE ; établi avec l'agrément & l'approbation du MAGNIFIQUE CONSEIL de Genève. Par GIRAUDEAU l'ainé.

La composition & le soin de l'impression des differens Ouvrages sur le Commerce, que le Sieur *Giraudeau* l'Ainé, Négociant à Genève, a donés, ne lui aiant pas permis, jusqu'à présent, de doner à ce Cours l'ordre qu'il exige ; il a crû devoir informer, non seulement ses Amis, mais encore les autres Persones qui s'entèressent au bien public, qu'il est dans la ferme résolution de ne plus faire imprimer ; mais au contraire, qu'il se voüe entièrement à l'exécution de ce Cours, dont voici le Plan.

Ce Cours, divisé en Conférences, commencera le Lundi 3. Janvier 1757. On y donera 1^o. une idée du Commerce de Terre, de Mer, & de Banque.

2^o. L'explication des termes qui y sont le plus en usage.

3^o. Le modèle de toutes sortes de Lettres & Billets de Change & celui de plusieurs Lettres missives.

4^o. La conoissance des Poids & des Mesures &c.

5°. Celle des Monnoies réelles, de leurs titres, poids & cours dans les Pais où elles sont fabriquées.

6°. Celle des Monnoies du Change, tant réelles qu'imaginaires, & du rapport qu'elles ont entr'elles.

7°. Enfin, celle des endroits où les principales Manufactures & Fabriques sont établies.

Après ces connoissances préliminaires, on fera l'aplication de toutes ces différentes parties dans les quatre Cours suivans.

Le I. Cours sera pour les Changes étrangers, & ce qui y a rapport.

Le II. pour les Arbitrages.

Le III. pour les Spéculations en Marchandises & la réduction des Factures.

Enfin, le IV. qui fera la clôture des trois premiers, est destiné pour les Livres en parties doubles, tant en particulier, qu'en société, &c. à la suite duquel on donnera une idée des Livres en parties simples.

Pour éviter la confusion, exciter l'émulation & hâter les progrès, & pour qu'on puisse apprendre tout ce qu'on vient de dire dans le Cours général qui se fera dans l'espace de six mois, il n'y aura que quatre Conférences de deux heures chacune, chaque jour de la Semaine, excepté le Jeudi en Hiver, & le Samedi en Été, savoir, deux le matin & deux

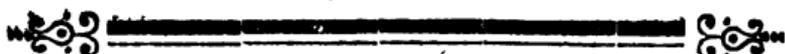
l'après midi, & par les mêmes raisons, on n'admettra à chaque Conférence que quatre Persones différentes, âgées au moins de quinze ans, & qui sauront les quatre premières Règles de l'Aritmétique.

Par cette Disposition, & par les soins dudit Sieur *Giraudau*, les jeunes Gens qui auront fait un Cours général avec attention, pourront dans six Mois faire choix du Commerce auquel ils voudront se destiner, & être employés utilement dans des Magasins, où ils n'auront que la pratique & la conoissance des Marchandises à apprendre.

On paiera pour le Cours général 48. L. Argent courant de *Genève*, savoir, 24. L. en entrant, & pareille Some trois Mois après.

Les Persones qui souhaiteront d'assister à ce Cours, sont priées de se faire inscrire au plutôt chez ledit Sieur *Giraudau*, qui n'y admettra que les premières qui se seront présentées.

Il recevra en Pension quatre Persones étrangères seulement, qui voudront assister à ce Cours. Celles-ci sont priées aussi de lui écrire, parce que ce nombre rempli, il n'en recevra d'autres, que pour le Cours suivant.



LA LOUANGE ET LA FLATERIE.

F A B L E.

DAns le chemin qui mène au País des Honeurs,
Le hazard fit un jour rencontrer deux Femelles
De même air, même habit, même taille, enfin telles
Qu'on les eût prise pour deux Sœurs.

Par choix je pense, & non par goût fantasque
Seulement en un point diféroit leur atour :

Pour éviter quelquefois le grand jour,
L'une portoit un voile, & l'autre avoit un masque.
Lieu comun, sur le tems, la pluïe & le soleil,
Après maint compliment & mainte révérence :
Nôtre couple surpris de se voir si pareil,
Cheminoit méditant sur cette ressemblance.

Nos Dames vers le soir trouvent une Cité.

On les arrête à la barrière,

Où suivant l'usage ordinaire,

On s'enquiert de leur nom & de leur qualité.

Moi, je suis la *Louange*, & moi, la *Flaterie*.

Où vous arrêtez vous ? Dans quelle Hôtellerie ?

Mais c'est, dit la dernière, où le voudra ma Sœur :

Nous aurons, je présume, aujourd'hui même gîte.

Non, reprit l'autre avec douceur,

Pour plus d'une raison il faut que je vous quite.

Sans doute vous irez loger chez la *Faveur*,

Et moi : je cherche le *Mérite*.

E N I G M E.

Sans être Poule j'ai mon Coq ;
 J'ai mon Cordon , sans être sous le Froc :
 J'ai mon Fuseau , j'ai mon Aiguille ,
 Sans être ni Femme , ni Fille.
 Mais j'en dis trop , pour un Lecteur madré :
 Tu me conçois déjà sans doute ?
 Pas tout à fait : Eh bien , écoute :
 Sans être Fou , j'ai le Cerveau timbré ,
 Et j'ai ma Clé sans être Voute.

T A B L E.

<i>Discours sur la manière de consoler les</i> <i>Affligés.</i>	Pag. 371
<i>Contre le Duel.</i>	388
<i>Lettre sur la mort de M. le Professeur</i> <i>Trouchin.</i>	412
<i>Essai sur cette Question , Peut-on détruire</i> <i>les Animaux , qui ne nous servent ni</i> <i>ne nous nuisent.</i>	423
<i>L'Abeille Littéraire IV. Essai.</i>	431
<i>L'Anti-Héraclite.</i>	459
<i>Mémoires de Séty.</i>	467
<i>Prix Académiques.</i>	480
<i>Avis.</i>	484
<i>La Loïange & la Flaterie , Fable.</i>	487
<i>Enigme.</i>	488

* La Note qui est à la Page 416. doit être transportée à la P. suivante, où il est parlé de M. Lullin.